

An abstract painting with a rich, textured surface. The composition is dominated by dark, almost black, areas that contrast sharply with vibrant, saturated colors. On the left, a large, vertical, yellowish-gold shape with vertical striations, possibly representing a traditional mask or a piece of fabric, stands out. Above it, a horizontal band of bright blue and white suggests a sky or a body of water. To the right, a large, dark, textured area is punctuated by a bright red shape. The overall effect is one of intense energy and emotional depth.

ADRIEN DU KATANGA
PAROLE ET CHÔMAGE

et autres textes sur le même thème
(PHILOSOPHIE, NOUVELLES
AUTOBIOGRAPHIQUES, LETTRES)

Parole et chômage

Adrien Du Katanga

Parole et chômage

et autres textes



Éditions provisoires
Bruxelles 2007

DU MÊME AUTEUR

La manifestation pour l'emploi

Le bûcher de l'emploi

© Éditions provisoires 2007
28, rue Émile Féron
B-1060 Bruxelles

E-mail : potippi@clearwire.be

D/2007/5818/5
Dessin de couverture : © paul

*À Caroline,
Maman, Papa,
Alain, Annie,
et tant d'autres...*

Avant-propos

DANS *Attention au dérapage, Parole et Chômage*, il est un peu question du rapport entre l'emploi et le chômage, mais il est surtout question du rapport entre la parole ou la pensée et le chômage. Que signifie donc parler du chômage ? Dans certaines circonstances, parler du chômage n'est pas facile ou n'est pas autorisé. Quand, pourquoi ? Je fais état de quelques exemples.

Je pars du principe qu'il ne sert à rien d'élaborer une politique du chômage, si parler librement du chômage, de sa situation en tant que chômeur, ou en tant que travailleur est impossible, si des tabous régissent ces questions.

Les travailleurs, les chômeurs doivent pouvoir débattre de certains problèmes.

Parole et chômage

C'EST un grand besoin collectif de demander pardon et d'inciter à demander pardon. Pardon, je suis au chômage ! Pardon, pardon, je parle ! Pardon, je n'ai rien dit. Pardon, pardon ! Souvent, si j'essaie de parler, je suis coupé, oui. Parfois, je perds le fil de mes idées. Je dois dire que je ne sais pas dire pardon.

Peu réussissent à proférer une parole authentique. Beaucoup croient, je dirais abstraitement, en elle, de sorte qu'en général le moindre balbutiement qui rompt avec un cliché est difficile à tolérer. La parole déçoit. La publicité littéraire joue sur ce phénomène. Les critiques des grands quotidiens crient au génie dès la parution d'un livre pour inciter le public à l'acheter. Les sondages – la cote des livres – corroborent souvent leurs jugements empressés. Des auteurs, des éditeurs, notamment eux, se substituent à la parole. Bref, la culture s'édifie, mais surtout se vend, en tablant sur le besoin de parole.

Nous vivons en démocratie et certains semblent disposer d'un droit de propriété en ce qui concerne la parole. En ce qui concerne le chômage, cette parole supérieure, ce sont notamment les propos gouvernementaux et leurs explications, c'est l'avis de certains journalistes, ce sont les interviews soigneusement sélectionnés et mis en

scène, orchestrés, à la télévision, de témoins objectifs ou d'un échantillon type, en l'occurrence d'un chômeur qui disqualifie pratiquement toute autre prise de parole à propos du chômage, ce sont les livres qui en traitent et les auteurs qui les écrivent.

Ce n'est pas pour rien. La sacralisation abstraite de la parole et de la liberté d'expression communique à la parole de certains individus une portée supérieure et, inversement, cette distinction de certaines paroles se répercute sur la parole elle-même qui en devient plus sacrée encore. Tout cela n'est pas toujours cohérent.

Attention, parler du chômage de manière singulière est risqué. Pardon parce que je parle du chômage. Pardon aussi parce que je parle, pardon à cause de ce que j'ai dit, comme de ce que je n'ai pas dit, notamment chaque fois que j'ai parlé du chômage à des chômeurs ou à d'autres. Comment réparer de telles erreurs ?

Parler de façon singulière a mauvaise réputation. Les battants par exemple ne le font jamais, par principe. C'est en cela qu'ils sont originaux. Ils intègrent à l'utopie régnante du productivisme toutes sortes de lieux communs en s'efforçant de conférer à l'ensemble l'illusion d'une cohérence. En général, quand les gens parlent du chômage, ils abondent dans le sens de certains lieux communs également, même s'ils ne sont pas des adeptes du productivisme. Il est hasardeux de contredire des clichés, comme de se mettre à dos les battants. Il est difficile de les combattre.

Il n'en est pas exactement ainsi en ce qui concerne les médias. « Vous avez droit à la parole » est une expression fétiche de la télévision. Qu'est-ce que cela veut donc dire : « Vous avez droit à la parole » ? Qu'entend-on par

là ? Bien sûr, j'ai droit à la parole. Eh bien, non ! Avoir droit à la parole, c'est un privilège auquel on a droit dans les sociétés démocratiques et elles vous le font payer cher. La télévision est tout particulièrement attachée à corroborer ce dogme. Savez-vous combien coûte une minute de publicité à la télévision ?

Il y a cent fois pire. Les chômeurs ont quelquefois droit à la parole à la télévision. En France, un chômeur a écrit un livre sur ses vingt années de chômage et il est passé à la télévision peu avant le second tour des élections présidentielles de 2007. Le présentateur de TF1 Charles Villeneuve, dans l'émission *La France qui triche*, a surtout retenu de son cobaye qu'il fait la sieste dans un hamac, qu'il joue à la pétanque et à la belote. Des gens ont été heurtés. Notamment un chômeur qui s'est exprimé sur un blog à propos du détournement de ses paroles.¹ Interrogé sur le seuil de l'A.N.P.E., il avait dit : *Tant mieux pour lui*, à propos de Thierry F., l'auteur du livre en question. Mais, en voyant l'émission, il a rectifié ses dires et, sur un blog, il a critiqué l'émission, remettant en cause l'image proposée par elle du chômage, le détournement de ses propos. Entre un blog et une émission à grande audience de la principale chaîne de télévision française, il n'y a pas, comme on dit, photo : il n'y a presque aucun rapport.

La parole de ceux auxquels on donne parfois le nom de sans-voix suscite souvent des cris, ou n'intéresse personne. Il est facile de dire n'importe quoi à leur sujet. Il est moins facile de remettre en question les clichés qui sont construits en les prenant eux-mêmes à témoin.

¹ http://www.bigbangblog.net/article.php?id_article=609

La communication à la télévision est organisée, elle n'est pas libre. Elle n'est ouverte qu'en apparence, par un tour de passe-passe. En d'autres mots, la parole se fabrique. Quand on a droit à la parole, en général à la télévision, on ne se fait pas interrompre, on a droit à un temps de parole et le sujet est très clairement délimité. Soit l'énoncé est sélectionné à l'avance, ce qui est le cas lorsque quelqu'un a le droit de poser une question à un ministre. Dans ce cas, le citoyen lui-même est soigneusement sélectionné : c'est le meilleur, celui dont la parole est la plus représentative. Soit la réponse est orientée et, de toutes manières, l'émission n'a pas lieu en direct. La télévision concentre à la fois les points de vue du pouvoir, des dirigeants, des experts et, dans une moindre mesure, de la population. Il n'est pas aisé de remettre un dogme en question dans ces conditions.

En fait, pour un chômeur, la télévision, qui n'a de cesse de faire l'apologie du système, est peut-être le pire moyen de communication. C'est peut-être cependant aussi le meilleur. Dans un simple quotidien, le point de vue du lecteur paraît en dernière page, quand il paraît. En France, les lecteurs ont parfois droit à un article en première page sur le chômage, mais seulement lorsqu'un chômeur se suicide. Forcément, ce n'est pas lui qui l'écrit. En Belgique, il est question du chômage en première page d'un journal lorsque les statistiques du chômage diminuent. Toutefois, il n'est pas précisé que c'est parce que des chômeurs sont exclus du bénéfice des indemnités de chômage. À la télévision, le droit démocratique à la parole, comme par un tour de magie, devient visible, apparent, tangible, dans une certaine mesure, pour chacun – d'où la possibilité de la fabriquer, mais

aussi de la remettre en cause. Il n'existe aucun autre média capable de mettre en scène la parole vivante. La presse écrite par exemple n'a pas le caractère *vivant* de la télévision, – il est seulement loisible de s'y confronter indirectement au dogme – or, au fond, la vie, c'est leur grand truc aux chômeurs, c'est la grande découverte de leur existence, celle qui donne sens au chômage, qu'il leur est presque impossible de communiquer à ceux qui se soucient surtout de réussite sociale ou professionnelle, qui confondent la vie avec la naissance des enfants, voire même avec tout ce qu'il est possible d'acheter et de vendre, avec le luxe dont ils ont la possibilité de s'entourer.

Pour un chômeur, la vie c'est plus que ce qui se vit dans l'instant : c'est le sens qu'ils sont en mesure de lui conférer par eux-mêmes. C'est une rencontre dans la rue qui a du sens tout en ne rapportant rien, c'est un échange de propos qui a du sens sans renvoyer à une utilité, c'est une tartine qui a du goût, ce sont même des choses à faire : du moment qu'on réussit à y trouver un plaisir, un sens, c'est la vie. C'est au point qu'ils donnent parfois l'impression d'être illuminés par la vie. Les animateurs aussi, à la télévision, sont illuminés par la vie, mais ils ne se représentent pas son sens de la même manière. Leur quête est la même, mais leur objectif est différent, sinon opposé. Tandis que la télévision s'efforce de conférer un sens à certaines choses en particulier, le chômeur tente d'en conférer à tout, sauf, en général, à ces choses auxquelles la télévision tente de conférer du sens.

Sinon, comme les travailleurs parlent tous les jours de leur patron, de leur chef, d'horreurs comme les accidents de travail, les licenciements, ou des joies du travail, les

chômeurs, eux, parlent du chômage. Tous les jours, à moins d'évoquer la joie que leur procure l'oisiveté forcée, ils parlent en général entre eux des erreurs de l'A.N.P.E., de l'O.N.E.M., qui sont parfois la cause d'un véritable cauchemar. Ils ne font pas éclater toute la vérité pour autant.

Avez-vous déjà essayé de faire éclater la vérité ? Il est rare que quelqu'un fasse éclater la vérité. Même quand c'est son intention. Parler, dans le sens de faire éclater la vérité, suscite des cris d'étonnement, de surprise, de réprobation, des démentis véhéments ou des applaudissements. Ceux qui induisent trop ostensiblement en erreur suscitent des cris pour les mêmes raisons. Mais pas de la part des mêmes personnes. Il est néanmoins ardu de remettre en question clichés et points de vue officiels. Le manque d'écoute est aussi systématique qu'involontaire, du moins dans la plupart des cas. Il est parfois même difficile de se mettre à parler. Concernant le chômage, il y a de nombreux ressentis qui restent totalement inexprimables. Pour dire malgré tout quelque chose à ce sujet, à moins de dire ce que l'on ne pense pas, comme on dit, il faut se servir d'une métaphore, d'hyperboles. Au lieu de parler de l'exclusion, le chômeur dit qu'il s'amuse, même s'il éprouve parfois de l'angoisse. Il dit qu'il n'a pas besoin de travailler, au lieu de dire qu'il ne peut pas travailler. Il reste un non-dit, tout ce que le chômeur ne dit pas, qu'il n'y a même pas moyen de dire, à la limite qu'il ne sait pas.

En société, là où les gens sont censés se montrer sociables, il est de bon ton d'éviter le sujet du chômage. Seuls quelques sociologues, quelques psychologues en parlent d'une manière académique, affectant de découvrir

le pot aux roses, de dévoiler le contenu d'un mystère, voire ce que nul n'a réussi à comprendre. Comme il est de bon ton de vouloir du bien à tout le monde, pourquoi pas aux chômeurs ! Mieux vaut, oui, se trouver du bon côté. Sinon on se sent vite en dehors du coup.

Voilà, c'est dit : il vaut mieux être un battant, un gagnant, quelqu'un qui respecte les interdits, qui respecte les pauvres, mais quand même pas les chômeurs ! Du moins, c'est ce que la société tente de faire croire, ce qui incite certains chômeurs à dire, au sein d'un comité de chômeurs, qu'il vaut mieux être un chômeur, qu'un battant qui, lui, dit *Je sais* avec beaucoup d'aplomb, alors qu'il ne sait pas, qui montre qu'il pense qu'il sait tout, alors qu'il a seulement la foi.

Cette vérité-là, vérité aussi profonde qu'une autre, il est impossible de la dire en dehors d'un cercle restreint. Ailleurs, il vaut mieux ne rien dire. Ailleurs, le chômeur est toujours confronté à des gens qui disent, comme ça, *Je sais*, qui s'efforcent surtout de ne rien faire pour changer les choses, en disant par exemple qu'ils sont trop occupés. C'est le seul moyen, du reste, de les changer, peut-être, un peu, malgré tout. Cela, il est fréquent de l'entendre dire. Il vaut mieux ne rien savoir, ne rien faire, que profaner un interdit.

L'interdit. Attention aux interdits ! Ceci est très important. Il y a une éthique, y compris en ce qui concerne la parole. Il y a des millions d'interdits (par exemple : ne pas parler du chômage, de la misère, ne pas parler d'argent, ou, au contraire, en parler, des valeurs éprouvées, sûres, ne pas critiquer les dirigeants). Il est difficile de dire à l'avance sur quoi portent ces interdits. C'est pourquoi je parlerais d'interdits à la carte. Chacun a ses pro-

pres interdits. Parfois, ces interdits concernent exclusivement les autres. Il faut toujours tenir compte de la situation, savoir à qui l'on s'adresse, quels sont les interdits dont il y a lieu de tenir compte. Si je ne tiens pas compte de la situation et que je ne respecte pas certains interdits, comme, par exemple, celui qui empêche de faire allusion au chômage, dans certains cas, je suis censé me confondre en excuses, reconnaître que j'ai tort, reconnaître que je me trompe. Il importe même parfois que s'efface jusqu'au souvenir de ma parole, que je sois sanctionné, battu comme plâtre. Bref, je me fais confisquer la parole.

Bien sûr, il est impossible de parler de tout et en tout lieu. Dans une majorité de lieux, il est interdit de mettre certaines choses précises en doute. Il est par exemple interdit à l'inférieur d'en savoir plus que le supérieur. Faire état de quoi que ce soit devant son patron expose parfois à des critiques, comme, du reste, le fait de ne rien dire. Il suffit de ne pas tenir compte d'un interdit pour être confronté à une kyrielle de problèmes. Au travail, l'interdit qui prime est celui du patron. Ensuite vient celui du travailleur qui s'exprime en tant qu'affilié d'une organisation syndicale, ou du chef des travailleurs, du plus puissant d'entre eux, lequel, forcément, en a pour le travail, et pas pour le chômage. Seulement après viennent les interdits propres à chaque individu. Voilà pourquoi aller au chômage ouvre parfois des perspectives, quelquefois même purement spirituelles.

Cette sorte d'ouverture que l'on aborde au chômage, parfois pour la première fois, représente une des raisons pour lesquelles il est difficile de se remettre à travailler quand on est allé faire un tour au chômage. La communication est en partie biaisée parce qu'on ne reconnaît

plus les interdits qui sont demeurés évidents pour les autres et qui, du reste, sont légion. Au chômage, les interdits qui fonctionnent sont complètement différents. Je pense même qu'il y a lieu de faire état de l'existence de certains dogmes qui semblent regrouper, organiser les interdits dans chaque situation. Il n'est pas facile de changer de dogme. Du moins dans certains cas.

Telle est la raison pour laquelle des individus se sentent tellement désarmés face à des battants qui semblent jouer avec les interdits, se faisant une spécialité d'en briser quelques-uns. Le battant, autrement dit le travailleur heureux, le chômeur heureux, ébranle les interdits. Il est possible d'apprendre quelque chose de l'un comme de l'autre.

Certains battants disent parfois par exemple qu'il est absurde de s'interdire de parler d'argent. Les chômeurs vantent l'oisiveté ou le repos, critiquent le fait de travailler trop ou le productivisme. Ils n'ont pas forcément tort. Cela dit, il est parfois douteux de parler sans cesse d'argent à un chômeur qui n'en voit pas la couleur. On ne peut pas non plus faire de l'oisiveté un mode de fonctionnement exclusif.

Les anarchistes critiquent tous les interdits. Ils disent : il est interdit d'interdire. Mais l'interdit est nécessaire à la vérité. Quelquefois on ne fait pas un pas en avant, mais en arrière quand on brave un interdit. Cela fait que certains anarchistes vivent à la fois à l'intérieur et en dehors de la société.² Comme, du reste, certains chômeurs, qui

² Du reste, ce sont des anarchistes qui ont fondé le journal *L'En-Dehors*. Mais, en l'occurrence, ce titre fait référence à ce qui se conçoit précisément quand on ne tient pas compte de certains interdits.

s'exposent à s'entendre dire qu'ils ne sont pas comme les autres ou qu'ils sont vils s'ils font l'apologie du chômage, à devoir demander pardon !

Il ne suffit pas toujours de demander pardon. Lorsque tous les dogmes se révèlent étouffants, une des seules possibilités qui s'offrent à un chômeur, ou à un anarchiste, consiste à s'exprimer de façon tripale, autrement dit à remettre en question le dogme démocratique comme tel, relayé par des avis scientifiques, au nom de la démocratie. En d'autres termes, contredire la théorie, c'est profaner le dogme et, donc, s'attaquer à la démocratie, sauf si on réussit à le faire au nom de la démocratie elle-même ! Mais, ici aussi, attention : attention à l'éternité, qui, comme l'écrit Rimbaud, est *la mer allée avec le soleil*. Car c'est ne rien devoir, mais ne rien pouvoir encore. Attention au dérapage ! Parfois, pour se justifier, mieux vaut, après coup, dire qu'on a bu. Autre alternative à des dogmes péremptoirs et souvent illogiques : affecter la dureté mystérieuse du quartz !

Aborder n'importe quoi d'une autre façon que le dogme, autrement dit que la *parole officielle*, implique de faire attention au dérapage. Dire que le chômage, l'A.N.P.E. ou l'O.N.E.M. sont les cauchemars des chômeurs, c'est souvent déraiper, aller trop loin. Même dire que ces organismes ne respectent pas toujours les droits démocratiques de ceux dont ils ont la charge, c'est, semble-t-il, pour la majorité des gens, utiliser de trop grands mots. On s'expose à des répliques comme celle-ci : ils n'ont qu'à... Ils n'ont qu'à travailler ; ils n'ont qu'à suivre une formation, tondre des pelouses ! Il ne sert à rien de demander « et quoi d'autre », tant il est certain que ce n'est pas le dogme qui dérape. Dire que l'État s'en prend

aux clandestins, aux illégaux, pour certains c'est violer la démocratie ! Ce sont des illégaux, se voit-on rétorquer sur un ton pincé. Dans le jeu de miroirs inhérent à la logique dominante, c'est le clandestin qui met la société en péril, c'est le chômeur qui refuse de travailler.

L'accusation porte souvent sur le langage soi-disant excessif, inexact, plus rarement mensonger. Alors, oui, peut-être parce que j'ai aussi ce sentiment que je n'ai pas réussi à me montrer suffisamment clair, je dois demander pardon. Comme dit le poète : *je bois, systématiquement, pour oublier le prochain jour du terme* ! Ainsi le dogme reste intact, le dogme de la liberté de parole qui n'est pas refusée. Dans les États capitalistes, il n'y a pas de laissés pour compte. Dans le jeu de miroirs en question, la sécurité sociale sert à engendrer l'illusion qu'il n'y a pas de laissés pour compte. Cela c'est le dogme. Pour être plus exact, le dogme actuel, c'est : « Ceux qui se retrouvent sur le côté, c'est parce qu'ils l'ont voulu ». Il y a bien sûr des exceptions, mais l'exception confirme la règle. OK, à condition de se dire qu'il y a dix à vingt pour cent d'exceptions, ce qui représente quand même beaucoup de monde. Pour certains, il est interdit de critiquer la sécurité sociale. Il n'y a pas que les battants. Il y a ceux qui n'ont pas le choix. Soit, mais en dehors des États capitalistes, a-t-on envie de rétorquer ! En dehors, le dogme avance que ce n'est pas la faute des États capitalistes, ce qui est quand même comique. On nage en plein illogisme. Si vous vous inquiétez de savoir que la population des États assujettis au libéralisme qui ne sont pas des États capitalistes riches restent extrêmement pauvres, la réponse dogmatique est la suivante : vous faites sans doute allusion aux pays en voie de développement ?

Vous vous faites même reprendre : « Vous méprisez tout ce qui est fait pour permettre à ces pays de se développer. »

Le dogme, fait-il ajouter *démocratique*, c'est aussi, sinon surtout, jouer sur les mots.

Dénoncer le dogme comme tel est impossible. La société, le dogme, par définition, par décret impérial, sont non seulement fondés scientifiquement, mais innocents, et enfin : démocratiques. Je ne sais pas si vous voyez ce jeu de miroir ? L'innocence des uns et la culpabilité des autres se donnent sans cesse la réplique. C'est toujours la même réplique. L'innocence du travail est toujours proclamée en faisant allusion à la paresse du chômeur. Le petit patron est un battant, un créatif qui se bat, tandis que les clandestins abusent. En vertu du dogme démocratique, pourtant, le patron, quand bien même il roule en Jaguar ou en Porsche, leur ressemble, il a même besoin d'eux. C'est le clandestin ou le chômeur qui sont différents d'eux-mêmes. Parfois, c'est assez rare, la société se sent incitée à demander pardon, mais, en général, elle préfère que ce soient d'autres qui le fassent. Sous la houlette de Guy Verhofstadt, la Belgique a demandé pardon au Rwanda pour certains aspects de sa gestion coloniale, l'Allemagne de Willy Brandt pour les victimes de l'holocauste, la France de Chirac pour les victimes de la guerre d'Algérie, et en particulier pour celles de la torture. Mais, évidemment, aucun dirigeant n'a jamais demandé officiellement pardon aux sans-papiers ou aux chômeurs.

À la télévision, il est difficile de parler du chômage. Il y a des films, des documentaires qui traitent de ce sujet. Je pense aux documentaires de Pierre Carles comme *Danger Travail*, etc... Ce sont des documentaires que

l'on ne projette pas au cinéma, qui ne passent pas à la télévision, mais qu'on peut voir dans des salles de cinéma alternatives, du moins quand elles ne sont pas tenues de fermer, ne fût-ce qu'à cause de travaux rendus nécessaires par des exigences de sécurité et qui, faute de moyens, prennent des années, alors qu'il n'y en a pas d'autre à deux cents kilomètres à la ronde. Quelle bataille pour tourner ce genre de films, souvent sans subsides !

Mais alors, quand avons-nous droit à la parole ? Je veux dire, quand est-on en mesure de faire éclater la vérité ? J'en reviens à cette idée de la vérité. Qui a droit à la parole ? Quelle différence entre avoir droit et avoir *formellement* droit à la parole ? Qu'est-ce que ça signifie ? Il n'est pas du tout facile de résoudre cette question. Dans une démocratie, toute personne, y compris par conséquent un chômeur, a droit à la parole, du moins formellement. Mais il n'est pas dans les mœurs de situer le patron des patrons au même niveau qu'un chômeur ou qu'un travailleur, même sur un plateau de télévision. Il est rare que de tels individus se croisent à la télévision. Il y a des chômeurs qui parlent du chômage sur leur blog. Ou de leur blog avec des chômeurs. C'est déjà énorme un blog sur le chômage. Mais il n'y en a pas beaucoup. Il y a même des chômeurs qui écrivent des livres sur le chômage. Les livres doivent être faciles à lire, surtout s'ils s'adressent aux chômeurs ; cela aussi c'est pratiquement un dogme. Les livres compliqués doivent être écrits par des professeurs d'université. Autant dire que les livres compliqués qui concernent le chômage ne parlent pas de grand-chose. Leurs auteurs commentent des statistiques d'une manière qui intéresse les décideurs. Il y a quelques exceptions qui confirment la règle, mais c'est peu dire

qu'elles ne font pas un tabac. Il y a quelques livres dont le thème est le chômage, mais il y a combien de livres écrits par des chômeurs sur le chômage, et combien de livres à ce propos écrits par des non-chômeurs ? Il y a combien de livres écrits en tout, et combien de livres écrits sur le chômage ? Et quelle est l'importance d'un livre écrit sur le chômage, quand le chômage est un des derniers sujets à faire l'objet de l'actualité et qu'il y a des livres qui semblent tellement plus importants que des livres sur le chômage, notamment les livres écrits sur l'économie ? Il y a donc peu de gens qui en parlent. Le chômage demeure mystérieux. Il faut dire que c'est la première fois dans l'histoire de l'humanité que les chômeurs représentent un groupe social relativement stable, qui n'est pas systématiquement mis à l'écart de la société, même si, sur un plan, il l'est beaucoup plus. Or, personne ne s'est jamais demandé à quoi pouvait bien servir un tel groupe social. Cela ne fait pas partie de la culture. C'est encore quelque chose qui est perçu comme menaçant, comme cela l'a été pendant des millénaires. C'est pour cela que, même en famille, quand il s'agit du chômage, le droit à la parole n'est pas toujours admis formellement ! Avec quoi tu viens, toi ?

Tout dépend du couple. J'ai une cousine qui a un compagnon depuis plus de vingt ans, des enfants. Toujours à convenir avec eux de ce dont il y a lieu de ne pas parler plutôt que de ce dont il y aurait lieu de parler. Inutile de dire qu'il est formellement défendu d'aborder un sujet de conversation tel que le chômage. Drôle de chose que le droit à la parole !

Avoir formellement droit à la parole, cela signifie que l'on est coupé, interrompu, quand on parle, parce que,

justement, on ne tient pas compte dudit droit. L'interlocuteur qui nous interrompt entend marquer le fait qu'il ne reconnaît pas le droit à la parole dans le cas considéré, parce que la parole est bafouée, qu'il faut faire une exception.

Entre amis, la parole est souvent la base de l'entente. Avoir un ami, c'est forger une parole originale. Autrement dit, l'amitié a besoin pour perdurer d'un différend qui n'empêche pas de parler, au contraire. Ce différend a le mérite de transcender les dogmes, du moins en partie, d'engendrer l'*amitié* !

Moyennant toutes ces limitations extraordinaires, jusqu'à nouvel ordre, dans nos systèmes, le droit à la parole, on ne peut pas y toucher. Il résulte de la liberté d'expression qui fait partie des choses sacrées entre toutes. C'est un fondement de la liberté et de la démocratie. De même que le droit au chômage, voire à des indemnités de chômage, dont, de fait, le calcul du montant optimal représente tout un enjeu politique, économique, mais surtout sociologique.

En France, à la faveur des dernières élections présidentielles, un nouvel ordre remettant en cause ces deux droits semble avoir surgi du néant. Certes, la liberté d'expression demeure garantie. Dans les commissariats, la différence avec la situation antérieure est à peine notable. Certains semblent plus affectés que d'autres, mais, sur un plan formel, leur droit à la parole n'est pas menacé. Seul leur droit de s'exprimer dans la presse, celui de commenter la situation, semblent remis en cause. Les journaux sont dans le collimateur du pouvoir. Des journalistes sont mis systématiquement à la porte. Mais il y a encore des journaux, ou alors, il est possible de s'exprimer sur inter-

net. Il n'y a pas nécessairement lieu de se demander comment l'on mettra fin à cette prérogative. Beaucoup sont en prison. Des journalistes ont déjà été battus. Mais c'est la gauche qui a perdu les élections, qui a réussi à donner l'impression qu'elle cherchait à censurer la liberté d'expression. Autrement dit, les battants ont gagné. Bref, la référence autoritaire aux représentants, aux prêtres de la liberté, aux élus, aux journalistes et aux médias se porte mieux que jamais. Il est hasardeux de prétendre que la religion démocratique qui travestit l'opposant, le contestataire, en blasphémateurs, en démons, qui en brosse un portrait démoniaque, bref, qui les criminalise ou qui en fait des alcooliques s'est oubliée elle-même, que le dogme ne veut plus rien dire. Le dogme brut s'exhibe. Depuis le coup d'État électoral de N. Sarkozy, le mot *tripal* est à la mode : démocratie truquée, élections, rien à cirer. Révolte tripale, tripartite. Certes, il n'y a rien à voir. Il vaut mieux dire qu'on était au mauvais endroit par hasard. Quoi qu'on dise, de toute façon, on est bon pour le violon. Pourquoi avez-vous crié : Élections rien à cirer ? Nul, personne, de toute manière, ne veut rien savoir ! Mode d'expression tripal et réflexions angoissées font long feu. Les propos de ceux qui s'efforcent de penser et pas de profiter de la situation ne sont plus dénués de valeur, ils sont comptables de la situation, la dérive antidémocratique actuelle fait l'objet de l'attention de tout le monde, mais quelque chose n'a pas cours. Un dérapage s'est produit. On n'en finit plus d'avoir à demander pardon ! L'activiste n'est plus là, ou il y est par hasard, ou il a bu ! Le diable, le complotier, a réussi son coup. Il a réussi à se dissimuler.

Oui, traitée de menteuse, Ségolène Royal, lors du débat qui l'a opposée à N. Sarkozy. Attention : le mot « menteuse » n'a pas été utilisé. (Pour les sceptiques, Oswald Ducrot a écrit tout un livre au sujet de la pré-supposition !) Soit, peu importe. Elle a dû faire des prodiges pour ne pas demander pardon, pour ne pas se jeter à ses pieds. Ulysse, attaché au mât.

Mais, même si elle dit la même chose que la première, il y a désormais une deuxième personne sur Terre qui a droit à la parole. Le problème se situe plutôt du côté de la pensée. Ne plus penser ! En particulier, ne plus penser du bien, parler du chômage. Car si, hier, le chômage était un moyen de culpabilisation, c'était cependant tout en admettant son existence, autrement dit en défendant le bien-fondé de toute une organisation et de ses principes, fussent-ils administratifs, tandis qu'aujourd'hui cette organisation paraît remise en cause. Là où la parole du chômeur, celle du chômage, n'avait aucune importance, elle est presque devenue suspecte.

Dans le contexte actuel, le travailleur, le chômeur, le jeune, sont pris dans un maelström d'idées vraies et fausses, de mensonges, de menaces, de contraintes, d'espairs, etc. Le non-sens sert à aborder le travail. Seul le travail, le fait de disposer d'un emploi, met fin à de pénibles incertitudes, à condition de ne pas remettre toutes sortes de choses en question. Ce sera toujours un travail dégradant et qui le sera en partie, sans doute, pour de multiples motifs, plus à l'égard de certains que d'autres. D'où, faut-il le dire, jusqu'à présent le droit, pour quiconque en fait la demande, à des allocations de chômage. Ce qui ne représente pas une solution comme telle, mais est néanmoins déjà quelque chose. En temps normal, le travailleur qui

dénie le droit à la parole à un autre travailleur cherche à empêcher une sanction, à barrer la voie à un suicide professionnel, à circonscrire un danger. Et d'inciter son entourage professionnel à commettre le même viol de la parole pour commencer, pour tenter d'en finir.

La structure psychique du travailleur est ici révélée. Je pense qu'il y a lieu de faire état d'une structure psychique. Même si cela concerne plutôt une structure langagière. Les gens pensent qu'il n'est pas moyen de résoudre un tel dilemme : l'impossibilité de remettre l'autorité en question de manière directe. Soupçonné de ne pas accomplir son travail comme il faut, le travailleur est censé biaiser. Il ne peut remettre verbalement en cause l'autorité comme telle. Il doit laisser une porte ouverte, admettre que les critiques reposent sur un préjugé qui a sa raison d'être.

Le hic, c'est que cette attitude qui consiste à empêcher un viol de se produire, à empêcher des gens de se faire violence à eux-mêmes, de commettre sur eux-mêmes un viol, en parlant d'eux, en parlant du travail, a fortiori du chômage, à la longue constitue un viol. Dénier à quelqu'un un droit n'est jamais qu'une attitude, même si c'est insupportable, ce n'est pas forcément un viol psychologique, moral, mais ce l'est à la longue. Certains faits devraient être abordés et ne le sont pas. Une telle censure viole toutes sortes de points de vue, d'opinions. Elle ne suscite pas non plus l'imagination ! La parole ne joue pratiquement plus aucun rôle. Or, à présent, c'est un viol collectif qui semble sur le point d'être commis. Dans ces conditions, il suffit que peu soient effectivement violés pour vivre collectivement un enfer. Les chômeurs sont sur le point de se faire violer.

Le droit à parler d'une certaine façon du chômage est dénié aux chômeurs. La parole des chômeurs est en général violée. Leur parole qui se borne à faire état d'une anti-thèse, à dénigrer le travail, est jugée dénuée de fond. Lorsqu'elle entretient son culte seulement, elle est prise au sérieux. Il n'y a guère de moyen terme.

En temps ordinaire, de l'exclusion du travail on passe à l'exclusion du chômage et, en même temps, au culte du travail. En temps ordinaire, à cause d'un amalgame, le chômage renvoie formellement à un interdit professionnel. Le chômeur est perçu comme une personne extérieure au travail, au monde du travail, et est de ce fait suspecté de porter un regard critique sur le travail et donc sur l'autorité. Le chômage est associé à la remise en cause de l'autorité, ce qui, j'espère que vous l'avez compris depuis belle lurette, fait l'objet d'un interdit fondamental. Les gens pensent qu'il n'est pas possible de résoudre cette situation. À cause de leur peur, ils font porter leur suspicion sur tous les chômeurs.

Toutes ces relations ne risquent-elles pas de s'inverser ? Tout cela ne peut-il enfin être remis en cause et, j'irais jusque-là, ne peut-on enfin, au nom de l'amalgame dévoilé, jugé incontournable et irréparable, réclamer le partage du travail et contrecarrer de but en blanc la logique du pouvoir ?

Le chômeur qui est privé de parole ne peut se défendre, mais ne peut-il la retrouver en cette unique occasion où, d'une façon qui introduit une dérive, il se trouve sous la menace d'un viol collectif, d'une disparition ?

Les travailleurs et même une majorité de chômeurs consentent collectivement à l'exclusion des chômeurs. Cela fait fondamentalement partie d'une structure idéolo-

gique et non pas seulement psychique. Quand un chômeur prétend aborder ce problème, il est rejeté. Comme tels, l'interdit fondamental et l'exclusion sont niés. Le droit à la parole est toujours dénié au chômeur. Ou sa parole est fabriquée. Seule solution possible : nier qu'une telle interdiction existe.

Ce qui est intéressant en France, c'est que les rapports, les lignes, comme on dit, ont bougé. Depuis longtemps, des organisations comme A.C. Chômage tentent en vain de braver un immuable tabou en contestant le bien-fondé de la culpabilité que s'imputent souvent les chômeurs à la suite de leur exclusion par la société. En Belgique, une lutte est également menée à ce niveau pour condamner le bien-fondé de certains contrôles. Il reste que les directives de l'O.N.E.M. adressées au chômage renvoient à une attitude malheureuse excluant tous ceux qui ne professent pas un véritable culte à l'endroit du travail. Cette structure idéologique doit demeurer discrète. Lutter contre ce tabou, ce n'est pas ce que font certains journalistes quand ils interviewent des chômeurs. Ils aiment s'appesantir sur les fins de mois difficiles, sur la difficulté que représente le fait de chercher un travail, ou du moins sur certaines difficultés rencontrées. Ce point de vue des médias sur le chômage est souvent démoralisant. Même s'ils tentent de les déculpabiliser en partie, les médias incitent les chômeurs à accepter ce tabou, à accepter le travail qu'on leur donne, pas à le prendre eux-mêmes, à le revendiquer. Les médias ne cessent de mettre l'accent sur la recherche d'un travail laquelle, pour certains chômeurs, est en passe de se substituer à un métier, d'être le seul qui importe, ce qui revient à nier d'autant plus le problème. Ce qu'ils n'admettent pas c'est

qu'un chômeur ait l'air bien dans sa peau et heureux d'exister. Même s'ils critiquent formellement toute exclusion du travail, ils admettent à la longue toutes les exceptions. Ils ne tolèrent pas non plus la critique objective que certains chômeurs portent sur le travail et sur la société, sur le monde tels qu'ils le conçoivent. Bref, ils n'aiment pas qu'un chômeur ait raison. Mais aujourd'hui, après le coup du 6 mai 2007, peuvent-ils se permettre encore de professer un tel point de vue ? Peuvent-ils se permettre de ne pas remettre en question le système comme tel et continuer à y souscrire et, donc, par conséquent, à souscrire à l'idéologie du travail ? Ce serait accepter leur propre disparition, dissolution dans et par le pouvoir !

Les médias font souvent état d'accidents de travail. Mais ils se refusent à condamner l'erreur du patron même quand elle est flagrante.

Réclamer le partage du travail renvoie à un problème complexe, mais qui résout ce problème des accidents de travail. Le système capitaliste est un système élitiste. On ne peut pas parler cependant de l'élitisme. En partageant le travail, l'élitisme est supprimé.

Les battants sont ceux qui adhèrent formellement, constamment, à un principe d'autorité, voire au principe d'une autorité individuelle naturelle. Mais les viols auxquels ils procèdent peuvent faire l'objet d'une publicité. Si tel était le cas. Si le viol du chômage devenait un fait notoire, ils seraient forcés de reconnaître qu'ils se sont trompés. Et ils seraient capables de prendre en compte le fait qu'il n'y a pas d'autre solution que le partage du travail, à moins d'admettre que le chômage est en fait un problème naturel, qu'à ce niveau les choses n'ont pas

suffisamment été tirées au clair, que le système doit pouvoir continuer à fonctionner, que les entreprises doivent évoluer au lieu de chercher à dénier le droit à la parole, c'est-à-dire à la possibilité de chômer, de refuser un travail, pour prendre du recul par rapport à l'autorité. Je pense qu'il y a plusieurs formes d'autorité et que certaines sont mauvaises.

Il est normal que des gens se retrouvent au chômage.³ Nier ceci, c'est scier la branche sur laquelle est juchée l'économie elle-même, ce qu'a tendance à faire l'Europe pour l'instant, bien qu'elle proclame haut et fort la nécessité de s'adapter à l'économie de la connaissance. Il n'y a pas que les chômeurs non qualifiés pour lesquels il s'agit de mettre en place certaines structures.

On ne peut pas non plus remettre abstraitement en question le système PARCE QU'IL MET DES TRAVAILLEURS AU CHÔMAGE. Pourtant c'est ce qu'ils font ! Du

³ Dans *Le Travail sans qualités*, un de ses livres (10-18, 1998), Richard Sennett parle des nombreux ingénieurs d'I.B.M. qui ont été licenciés au début des années nonante. Ce n'étaient certainement pas des imbéciles. Mais, depuis des années, les actions d'I.B.M. étaient en train de plonger quand ils ont été mis à la porte. Or, des années après leur licenciement, les ingénieurs d'I.B.M. rejetaient toujours cette explication au nom de leur savoir-faire. En fait, ces ingénieurs avaient été induits en erreur. Chez I.B.M., les travailleurs travaillaient jusqu'alors toute leur vie pour le même employeur. Ils ne trouvaient pas d'explication à leur situation. Ils n'avaient pas conscience que le bouleversement très rapide des connaissances à leur niveau les forçait à apprendre de nouvelles choses. Pour des personnalités élitistes, le chômage représente parfois un problème grave. Ces ingénieurs ont mis des années à se remettre à croire à l'avenir, à changer de point de vue... Seuls quelques-uns ont réussi à se tirer d'affaire et ont réussi à faire des choses intéressantes, à se remettre à travailler en reconnaissant qu'ils ne disposaient pas des toutes dernières compétences et en les acquérant alors qu'ils étaient au chômage. Leurs compétences n'étaient pas en cause, mais l'absence de certaines compétences était en cause. Eux croyaient que leurs compétences étaient en cause.

reste, les chômeurs eux-mêmes de faire parfois également état de cet argument qui n'est pas fondé. Nous vivons dans un système qui évolue. L'économie doit pouvoir évoluer. Or, évolution de l'économie, du système, implique chômage. Refuser le chômage, c'est refuser l'évolution.

Beaucoup de chômeurs ne comprennent pas du tout le problème auquel ils sont confrontés. J'espère que nous réussirons à mettre au jour à plat tous ces contresens.

Le chômeur et son idéal

UN JOUR, un ami m'a proposé de travailler pour une petite entreprise qui, comment dire, remettait en état des jardins, tondait des pelouses, taillait les arbres. Comment parler de ma folie, ce jour-là, qui était imputable sans doute en partie à la peur de décevoir, mais aussi d'être déçu ? Si je n'avais pas été tellement imbu à cause d'une certaine intellectualité, je n'aurais pas eu peur. Je ne me serais pas senti insulté, ou je m'en serais fichu, j'aurais admis certaines choses, cela n'aurait pas porté à conséquence.

J'avais un compagnon qui travaillait un petit peu plus vite que moi. Il était plus jeune, physiquement beaucoup plus aguerri, quoique je ne sois pas complètement une mauviette. Avant même de commencer la journée, il a montré qu'il méprisait ma manière d'être un intellectuel. Il m'a fait simplement comprendre qu'il supposait que je ne savais pas ce qu'était la vie et les choses de ce genre. Je lui dis que je n'étais pas d'accord. Il a alors cherché à me dominer en faisant valoir que j'étais dans l'erreur sur un plan intellectuel. Je n'y ai pas fait attention. J'ai l'habitude d'endurer ce genre de mépris. Que voulait-il dire ? Qui n'est pas dans l'erreur sur le plan intellectuel ? Quoi que j'eusse répondu, il se serait énervé. C'était un pote.

C'est lui qui m'avait proposé ce travail. Il cherchait à me dépanner parce que je n'avais pas un rond. Ce n'est qu'en train de bosser que je me suis senti pris au piège. Je plongeais inlassablement dans la boue et dans les fourrés.

Au départ tout alla bien. Mais je ressentis progressivement mon infériorité dans ce travail et je me mis à craindre stupidement son jugement et sa moquerie qui l'auraient mis en mesure de se servir de mon infériorité au travail et de me dominer intellectuellement. À cause de ma crainte, j'avais de plus en plus l'impression que je n'étais pas à ma place. Lui se montrait tour à tour amical et efficace. Il eut à un moment un ton légèrement autoritaire, mais il n'y avait aucune méchanceté dans son attitude. Je n'ai pas supporté la situation. Rien ne m'avait été dit de vraiment désagréable. Je bossais comme une bête dans mon coin à ramasser des branchages, à les transporter et à les mettre si je ne m'abuse dans des sacs.

Je voyais le patron se promener dans le jardin, m'ignorer et discuter avec un ouvrier. Je l'entendais donner des directives sur un ton légèrement condescendant. J'ai craint de me faire insulter et de ne pas pouvoir riposter et, à un moment, je n'ai plus tenu le coup. Dans mon émoi, j'ai soudain jugé qu'il était nécessaire pour moi de m'en aller. J'éprouvais une sensation de dégoût tellement profonde que dès que je constatai que mon travail était terminé, je pris congé. J'ai prétexté une excuse pour m'en aller avant la fin. Je me suis fichu du tiers et du quart. Je ne daignai même pas discuter avec le patron qui, pourtant, n'avait pas du tout l'air méchant, mais qui, comme certains petits patrons auxquels j'ai eu affaire en d'autres circonstances, se servait d'une autorité qu'il jugeait sans doute naturelle pour parler à ses employés. Cette autorité

soi-disant naturelle⁴ choquait mon cœur plus encore que mon esprit. J'avais travaillé toute une journée pour rien, mais cela m'était égal.

Pendant quelques jours, cette situation a nourri ma révolte. Après coup, pour me consoler, je me suis dit que j'en avais profité pour me dégourdir. Je me fichais d'être dans la dèche.

Je vis en plein cœur d'une société démocratique. Tout ceci me paraissait absurde, et plein d'autres choses encore.⁵ À mes yeux, il est rare qu'un tel absolutisme ne débouche pas à un moment ou un autre sur du totalitarisme. Ce point de vue est-il erroné ? Sur un certain plan, à partir du moment où il ne correspond plus en réalité qu'à un idéal, il l'est. Un idéal n'est pas vraiment en prise sur la réalité. En ce sens, mon pote avait raison et j'avais tort. Il est absurde de se fier à un idéal.

Le totalitarisme lui-même représente une dérive qui se fie à un idéal, même si elle tend à transformer un idéal en son contraire.

Cette transformation l'incite par exemple à remettre en question l'existence un élément naturel du système

⁴ Je prends le mot "naturel" dans son sens philosophique, autrement dit technique. Dans ce sens, le terme "naturel" renvoie, disons, à des lois absolues, à une fin obligée (l'obéissance ou le travail), à une hiérarchie "naturelle" (l'autorité patronale dans le cas d'une petite entreprise).

⁵ J'ai également été professeur dans le secondaire et même dans le primaire. En tant que professeur, il ne peut être question de critiquer l'autorité à l'école. C'était délicat ! Autant il y a lieu de la critiquer en tant que valeur, je dirais abstraite, ou abstraitement, autant il est indispensable de la faire valoir, ne serait-ce que, parfois, dans le seul but de réussir à s'adresser aux élèves et de tenter de les captiver. Il est également commun de dire que le travail est le but de l'existence, que la réussite est importante, alors que, ayant expérimenté certaines idées, c'est-à-dire passé de nombreuses années au chômage, il m'est impossible de proférer de tels mensonges.

comme le chômage. Au nom d'un idéal, le totalitarisme critique notamment le chômage. Il ne critique pas le travail qui renvoie à une situation inavouable, ni les rapports de supériorité et d'infériorité, les inégalités qui entraînent toujours haine, honte et suspicion. Il nie le tabou qui porte sur ces rapports... Je pense même que tel est l'objectif de toute dérive totalitaire. Souvent, il me semble que, de nos jours, un chômeur est un idéaliste qui refuse de souscrire à un tel schéma totalitaire, qui s'oppose à lui. Du reste, l'adoption d'une sorte de radicalisme néo-libéral en Europe coïncide avec une augmentation massive du taux de chômage.

Pour en finir avec la question de l'idéalisme, il se peut que dans un proche avenir tout le monde soit forcé de changer d'idées et de s'intéresser au mode de pensée et au mode de vie des chômeurs, au lieu de continuer à faire des gorges chaudes chaque fois que certaines personnes gagnent beaucoup d'argent tout en se moquant de l'idéal de certains chômeurs.

Sur un plan, il est évident que si, dans les circonstances actuelles, la société empêche les chômeurs de s'organiser et de vivre d'une autre manière que les autres, le monde court au désastre. Cela dit, ces derniers doivent être incités à chercher une nouvelle manière de vivre – sinon de penser – et non entretenus dans leur fainéantise.

Les chômeurs ne peuvent se contenter de faire référence à l'idéal d'une société qui les indemnise. Du reste, cet idéal, c'est une partie de la société qui, non seulement le leur a mis en tête, qui l'a rendu aussi abstrait, éphémère, pour pouvoir les traiter d'oisifs et justifier ainsi le travail, l'exploitation dont elle profite, qui est rendue pire par la compétition accrue que se livrent les puissances

économiques pour la possession des ressources naturelles dont elles ont toujours plus massivement besoin et qu'elles détruisent inutilement. En fait, toute activité humaine est réduite à une source de bénéfices pour un système qui accélère le finissement du monde ! D'où, bien sûr, le caractère de plus en plus étouffant du monde pour la plupart des gens, pour les chômeurs et pour les travailleurs.

Dans ces conditions, comment critiquer cet idéal ?

Les chômeurs et le mammouth

J'AI EU des discussions au cours desquelles des gens me disaient que c'était absurde de distinguer le chômage du travail, d'en faire une sorte de phénomène à part. En disant cela, ces personnes croyaient critiquer une sorte d'idéal. Jusqu'à il y a peu, j'avais assez peu réfléchi à cette critique. À présent, il me semble que j'aie un argument à leur opposer.

Représentez-vous par exemple un groupe d'hommes préhistoriques qui, depuis des temps immémoriaux, chassent le mammouth. Mais un jour, le mammouth disparaît, soit qu'il ait migré ailleurs à cause du réchauffement de l'atmosphère, soit qu'il ait été exterminé : tout le savoir, la technique, l'organisation du groupe en question deviennent inutiles. Il est évident que ce groupe doit chercher une alternative à la chasse au mammouth. Il ne peut pas faire autrement. S'il ne réussit pas à se reconverter, il disparaît.

Dans le cas où le mammouth disparaît sans que le groupe en question ait trouvé d'alternative à la chasse au mammouth, mieux vaut pour lui entrer en conflit avec d'autres groupes et, ensuite, soit assimiler leurs techniques, soit forcer certains d'entre eux à le nourrir.

Tentons maintenant de nous représenter les faits plus en détail. Dans un groupe menacé par la disparition du mammouth, certains chasseurs deviennent inutiles ou, la

chasse devenant de plus en plus dure, ils cessent de chasser le mammouth, ce qui revient au même.

Si certains tentent de faire autre chose, de remplacer par une autre substance la graisse du mammouth qui sert par exemple à faire du feu, à protéger les vêtements du feu, les armes en bois dont les chasseurs durcissent la pointe au feu, s'ils trouvent d'autres techniques, ces techniques seront mises à profit par le groupe. Le groupe passe par une crise progressive – du moins, faut-il espérer qu'elle soit progressive – au cours de laquelle il peut espérer inventer d'autres techniques.

Le plus probable, c'est que certains chasseurs moins habiles, c'est-à-dire les chômeurs, se mettront tout simplement à se nourrir de racines. Ils ne découvriront pas d'emblée la carotte et la pomme de terre. Mais les patates douces leur serviront pendant un moment de nourriture et, lorsqu'il n'y aura plus de mammouths, et même avant que le dernier mammouth soit tué, à condition qu'ils n'aient pas été exterminés par le groupe parce qu'ils ne réussissent plus à chasser le mammouth, ils apprendront au groupe à déterrer des patates douces. Pressé par une exigence de survie, le groupe trouvera progressivement le moyen de faire pousser en grande quantité des patates douces. Par la suite, le groupe découvrira également qu'il est moyen de faire de la graisse avec des plantes, ou du moins avec des sangliers d'élevage, et même de construire de petits outils avec leurs petites défenses, mais il lui faudra survivre jusque-là. Ici aussi, les chômeurs le mettront peut-être sur la voie en lui apprenant à survivre décemment avec peu de ressources, ou en découvrant eux-mêmes qu'il est beaucoup plus facile d'élever des sangliers que des mammouths. Sans doute, un jour, en

rentrant bredouilles de la chasse, les chasseurs découvriront-ils que ces soi-disant oisifs dont ils se moquent ont permis à leurs femmes et à leurs enfants de survivre, de se nourrir en leur apportant des patates douces. Mais, pour que le groupe fasse ces découvertes, non seulement il faut qu'il laisse vivre les chômeurs, mais il faut qu'il prête attention à eux.

Il est difficile d'inventer d'autres techniques, mais si, par accident, les chômeurs ne sont pas, je ne dirais pas entretenus, mais tolérés en partie par le groupe qui continue à tuer les derniers mammoths, il est peu probable que de nouvelles techniques soient inventées. Le groupe inventera sans doute de nouveaux pièges. Il trouvera le moyen de conserver de la viande plus longtemps, de manière à aller chasser plus loin. Il trouvera de bonnes raisons d'agresser des groupes de chasseurs concurrents, mais il dépendra toujours de l'existence des mammoths.

Si le groupe décide que tous ses membres doivent chasser le mammoth, les faibles comme les moins faibles, les femmes comme les hommes, pour garantir son approvisionnement, lorsque le dernier mammoth est tué, le groupe a perdu. Si tous se mettent à chômer en même temps, cela lui est fatal.

Les hommes mettent des siècles à inventer des nouveaux modes de vie. Même si un groupe de chasseurs tolère que certains membres du groupe ne participent pas à la chasse – ce qui leur vaut d'être appelés des chômeurs, ou, en langage préhistorique, des paresseux –, il n'est pas certain qu'en quelques décennies ces derniers vont inventer une alternative à la viande, à la graisse et aux défenses des mammoth qui servent à faire des armes et à se protéger des bêtes sauvages.

En conclusion, si les soi-disant chômeurs réussissent à survivre sans chasser le mammouth, le groupe est sauvé. Pour que tout cela soit possible néanmoins, ils devront empêcher le groupe lui-même de les tuer.

Ce problème ne s'est probablement pas posé en ces termes pour tous les groupes de chasseurs-cueilleurs préhistoriques. Ils n'étaient pas tous des spécialistes de la chasse au mammouth. Mais il a dû y avoir des groupes spécialisés pour lesquels ce problème s'est posé. Davantage curieux, ouverts, que le premier, les autres groupes ont diversifié leurs sources d'approvisionnement, acquis d'autres techniques. Certains d'entre eux se sont développés plus rapidement que d'autres.

Il court actuellement une théorie, selon laquelle l'homme de Neandertal respectait les faibles, tandis que l'homme de Cro-Magnon ne le faisait pas. Or, c'est l'homme de Cro-Magnon qui a survécu. Le plus probable, c'est que cette théorie est fautive. Mais, même si elle est vraie, il est possible d'expliquer les faits d'une manière.

Les faibles et les chômeurs sont capables de découvrir des techniques, une alternative au mode de vie d'une société, s'ils ne sont pas exterminés, mais également s'ils ne sont pas non plus entretenus systématiquement, astreints à accomplir des tâches déterminées. Dans les groupes vivant exclusivement du mammouth, le pouvoir étant lié à l'organisation de la chasse, il n'a pas dû être facile de respecter les chômeurs. Il était plus simple de les entretenir. Ces derniers étaient peut-être astreints en contrepartie à des tâches subalternes, étroitement liées au mode de vie du groupe. Les chasseurs n'ont pas eu le loisir d'opter pour d'autres techniques et pour d'autres

habitudes, qui auraient cependant pu être acquises en laissant les chômeurs vivre à leur guise.

Pour survivre, l'homme préhistorique aurait dû capturer les membres d'autres groupes et les laisser vivre à leur manière. Mais, quel dommage, il n'était peut-être pas dans ses habitudes de permettre à d'autres, pas plus qu'aux chômeurs, d'agir à leur guise, d'observer d'autres coutumes qui lui eussent permis de survivre. Ma théorie est que ces deux groupes d'humains, les hommes de Cro-Magnon et les hommes de Neandertal sont entrés en conflit approximativement au moment où le mammouth a disparu, comme cela fut le cas en Europe. J'imagine que les groupes dont les activités économiques (chasse et cueillette) étaient les plus diversifiées et dont la mentalité était la plus ouverte ont réussi à communiquer leur savoir. Peut-être s'agissait-il des hommes de Neandertal ? Peut-être étaient-ce les hommes de Cro-Magnon ? Peut-être ces derniers n'étaient-ils pas les plus intolérants et purent-ils assimiler les techniques des hommes de Neandertal. Peut-être furent-ils réduits en esclavage et survécurent-ils ? Peut-être qu'à force de les contraindre ils se révoltèrent avant de tuer les derniers Neandertaliens. Mais peut-être aussi y a-t-il eu des unions entre les membres des deux groupes et est-il faux de prétendre que seuls des hommes de Cro-Magnon ont survécu ?

Il a dû y avoir des chasseurs spécialisés dans la chasse au mammouth qui se sont retrouvés sur le pavé (sur la dure) pour ne pas avoir tué assez de mammouths, qui furent recueillis par d'autres groupes et dont les qualités furent appréciées. Certains groupes leur auront permis d'acquérir d'autres techniques. D'autres les auront livrés aux bêtes féroces.

Dans un livre, Albert Jacquart évoque l'existence d'un monde fini.⁶ Sans doute faisons-nous pour la première fois l'expérience du caractère fini du monde dans sa globalité. D'où par exemple l'intérêt que suscitent certaines techniques agricoles des paysans amérindiens qui font du bio sans le savoir quand ils cultivent simultanément ou alternativement certaines plantes plutôt que d'autres. Il se peut que l'avenir de l'humanité dépende de l'utilisation et de l'approfondissement de techniques que l'on a mises jusqu'ici sur le côté pour développer l'agriculture industrielle. Mais il est évident que de telles perspectives chamboulent toutes les idées existantes sur l'organisation du pouvoir et, notamment, sur celle de la propriété. Car si notre représentation de la propriété n'évolue pas, il est probable qu'il restera impossible aux agriculteurs de s'intéresser à l'agriculture biologique qui implique un morcellement de la propriété et l'organisation des propriétaires entre eux, plutôt que leur concurrence accrue.

Il y a une logique prétendument économique, mais qui est en fait de plus en plus creuse, qui est moins globale que générale, qui vise à peine, de moins en moins, à permettre la survie de tous, tout en prétendant le contraire, qui s'efforce de garantir à un groupe de plus en plus minoritaire le maintien de son mode de vie et la permanence de ses idéaux, qui instrumentalise non seulement l'activité, mais, aussi, le chômage, dans la mesure où le chômage n'aurait de justification qu'en servant, comme toutes choses, à la promouvoir. Devenu inutile, ou trop en opposition avec ses fondements, il est censé disparaître d'une manière ou d'une autre, si possible au

⁶ *Voici le temps du monde fini*, Points, essais, Seuil, 1993.

terme d'un nouveau pogrom. Il est évident que c'est la tendance actuellement et que cette tendance est un non-sens dans la mesure où, par définition, le chômage sert à promouvoir une logique alternative, différente de celle qui, précisément, le cause.

Mieux vaudrait s'attaquer au travail, et, en particulier, au capital, au lieu de critiquer les chômeurs, ce qui, dans les circonstances actuelles est carrément retors, irresponsable. Ainsi ferais-je arrêter Bouygues, Dassault, Pinault et Rothschild qui viennent de perpétrer un coup d'État en France pour promouvoir leurs industries qui aggravent la finitude du monde sans se soucier de ses illusions.

Mais, d'autre part, comment tout uniment critiquer le travail dont l'acharnement retarde l'effondrement et par conséquent fait obstacle à la catastrophe ?

Pour résoudre ce type de question, il faut promouvoir un débat ouvert à leur sujet. Il faut aussi des philosophes, des vrais.

Nouvelles

Le fond du problème

OUF, DEHORS, SORTI. Quoique *sorti* soit un grand mot qui claque un peu dans le vide à cause des significations qu'il charrie dans ma tête ! Affronter la rue, l'espace public, quoi ! Le sens de la rotation du globe terrestre. Rude début de journée. Le plus dur, de loin, a consisté à se lever. Il aura fallu affronter mon image, l'idée que je me fais de la vie. Laquelle, au fait ? Sais pas trop. Mémoire et esprit ne concordent pas. Un enchevêtrement fatigant de choses et de faits sans queue ni tête, lignes et mouvements sollicitent mon cerveau.

Raccourcir les enjambées. Voilà la file. Cinquante mètres. Deux à trois rangs de front, sur le trottoir, comme des pénitents. Une bonne heure avant d'adorer le petit saint grimaçant dans sa niche et la journée aura fini, pour ainsi dire, en commençant. Il y a une vraie foule dans ce désert. Les pointeurs du chômage font la causette dans les cafés après avoir pointé. La population locale fait ses courses, ses visites à pied.

Savent plus quoi inventer. Des décennies que ça dure, ce numéro de cirque. Les vingt-cinq jours du mois, chaque jour à une heure différente, serrés comme des sardines à l'intérieur du bureau de pointage, les chômeurs doivent protester de leur fidélité, prêter allégeance, faire

soumission au dieu travail. Il n'y a même pas moyen de regarder derrière soi, de regarder du côté de la rue. Façon comme une autre d'observer un culte. Et moi qui n'ai pas fait de confirmation ! Ça me rappelle quand j'allais à confesse.

En ce qui me concerne, je dois également me prosterner devant les travailleurs. Dès qu'ils allument le poste, généralement éteint, je veux dire quand ils l'ouvrent, je suis censé la fermer. Certains jurent doucement qu'ils savent ce que c'est que le travail. D'autres, on dirait des nids de mitrailleuses. Leurs propos sont hachés, péremptoirs. Sinon, tout le monde est silencieux. Les corps épais font penser à des fortins. Les mots que j'adresse tantôt à l'un tantôt à l'autre tombent droit sur le sol. Je les ramasse gauchement par terre, en faisant la grimace. Mais ils retombent aussitôt. Les rares sons que j'émetts étouffent avant de parvenir à destination. Les vêtements délavés, râpés, les dissolvent. Des vêtements ! Ai fini par prendre le pli. Ne m'exprime plus que par des demi-hochements de tête qui sont autant de dénis d'existence.

J'ai parfois également affaire à des grands poulpes des fonds marins, fous de joie quand je leur adresse la parole. La joie n'est pas toujours partagée. Il y en a parmi eux qui bradent leur opinion, tandis que d'autres luttent en marge pour se faire respecter sans en sortir. C'est même parfois différent.

Quelques blousons noirs qui ressemblent à des mûres. Ou à de gentils marsouins.

Un peu plus loin devant moi, on dirait un universitaire, relax, il écrit sur un coin de son journal. Pas facile à dévisager. Il se fond dans la foule. Ne tire pas la tête.

Cela se remarque. N'a pas dû tout acheter à crédit. A dû hériter de sa machine à laver, voire de son frigo, et ne doit pas avoir de voiture, ou il en aura reçu une. A peut-être quelques dettes, mais il a tout prévu. Cela lui coûte moins cher de payer un remboursement que de payer un loyer. Le capital de départ, il l'a probablement hérité. Pas le cas des autres ! Semble parfois courir un danger.

Merci, Monsieur le ministre. Quand je pense au salaire famélique empoché chaque mois pour faire crever les gens de rage, pour transformer leur existence en peur panique.

Cela fait déjà dix minutes que je poireaute. C'est ça, pour moi, le pointage ! Me dis parfois que des feuilles vont se mettre à pousser. J'éprouve parfois un sentiment d'impuissance. Le pire, c'est quand je ne me pose aucune question. Je marche un mètre à la minute environ. Si on peut appeler cela marcher ! Paré pour disputer les Jeux olympiques avec les tortues. Je me souviens, les premières fois, cela me rendait fou. Qui plus est, tous les jours. Enterré tous les jours dans les glaciers de la déconfiture, tout cela pour se voir privé de parler à ses semblables.

Chaque jour, j'ai l'impression de soulever des montagnes. De m'être rompu les os rien qu'à faire le tour de moi-même. Certains trouvent cela normal. Ai déjà eu affaire au prêche d'un ouvrier sur le bien-fondé du pointage. Il faut une loi, tels furent les mots prononcés. Sais pas trop. On est bien obligé. Pas la liberté.

Je finis par me mettre à rêvasser. Me demande ce qu'il est possible de faire en restant pratiquement immobile. Que fait-on avec un peu d'argent à part le dépenser bêtement ?

Drôle de temps : pluie, soleil, en même temps.

Me demande quand j'ai fait quelque chose de mes deux mains pour la dernière fois. Je n'ai pas une vision très nette de mon avenir en tant que travailleur.

En attendant, il n'est pas difficile de deviner le tour de certaines pensées. Ah, le bruit des machines, le goût de l'effort ! Finirai bien par changer d'éthique corporelle.

Il y en a qui me prennent pour un crétin ! As-tu déjà vu une usine, une coulée d'acier ? Sais-tu ce que veut dire tourner ? Des sadiques ! J'en ai un jour entendu un me dire qu'il y en a qui restent comme ça jusqu'à la fin de leur vie.

On dirait qu'ils vont se mettre à vous frapper. Mais non : ils vous informent à leur façon.

Parfois, on me demande ce que je pense de Marx. Comme je n'ai pas l'air de m'extasier, je me fais conspuer. Souvent, je me dis que, de fait, je ne connais pas bien Marx. Non pas que je n'aime pas Marx, mais je ne trouve rien à en dire. Un jour, j'ai voulu parler de ce que je connaissais, mais cela a paru écœurer mon interlocuteur, qui s'est mis à regarder d'un autre côté. Dans l'imédiat, ça n'a pas arrangé mes bidons. Pour eux, Marx a décrit la réalité du monde : le travail d'un côté et, de l'autre, loin derrière, toujours menaçant, voire obscur, le capital. Il a aussi expliqué la lutte qu'il fallait mener contre le capital, qui se résume avoir conscience des rapports de travail existants. « Justement, ai-je tenté de dire un jour, ces rapports évoluent », mais je me suis fait couper la parole.

Du coup, évidemment, je demande à mes interlocuteurs s'ils ont déjà entendu parler de Wittgenstein. Comme ils me demandent de qui il s'agit, je réponds que c'est quelqu'un qui a analysé notre manière de parler, de

communiquer. Je dis toujours la même chose : « Brique, pelle, ciment, c'est une manière de parler comme une autre. Chaque manière de parler renvoie à des règles spécifiques. » En général, je ne vais pas plus loin. Ça passionne beaucoup trop mon interlocuteur, qui n'a pourtant pas envie d'en savoir davantage.

Certains professent des idées profondes. Ils te parlent sans mépris, témoignent d'une fibre paternelle. Ils t'expliquent délicatement la vie, ils te redonnent confiance en toi : « C'est long la vie. Il se passe plein de choses. Tu verras. » Ils comprennent mon désarroi face à la vie et me rassurent. Quand je pense au ton sur lequel on me cloue le bec lorsqu'il est question de la vie lors d'un dîner de famille, ça me met en colère.

Quelqu'un m'a déjà demandé à demi-mot ce que j'avais l'intention de faire dans la vie. Je me souviens, cela a provoqué une logorrhée : « Je ne te demande rien, m'a-t-il, je pense, répondu ! » L'idée fugace du travail ! À la longue, j'ai trouvé une réponse : « Voir ». Je dis que je vais *voir*. « Pas facile de voir, m'a un jour répondu un type. » Un autre m'a fait : « Évidemment ! » Sans m'en apercevoir, j'ai dû me mettre à faire des réponses qui vous la clouent tout net.

Pratiquement, je n'en sais rien, du coup, je ne fais rien, ce qui, pour certains, revient à faire quelque chose : de mal ! Pas pour tout le monde.

Enfin, toutes les idées se rencontrent, y compris les idées du patronat ! Sauf les miennes. On dirait les abords d'un temple. Fichue idéologie ! Des critiques sont parfois adressées à la société. C'est qu'ils travaillent eux, d'ordinaire ! De fait, moi, le chômage ne m'empêche pas de bosser, ai-je répondu un jour. « Mais quoi, t'as pas com-

pris !», me fut-il répondu, je pense que c'était cette fois-là. Terrible, le mépris d'un travailleur. Ma gêne ! C'était tout juste communicable ! Je pense qu'on m'a mal compris. Le terme *méditation* n'aurait pas changé grand-chose. Un monde de fous. Me sens parfois frustré. Me dis aussi que cela fait des décennies que des gens me disent des trucs et que je comprends tout de travers. Super, le quotidien !

Mieux vaut parfois ne pas proférer le mot politique. Que certains confondent avec la dénonciation d'un faux état de choses ! Laquelle ne change rien. Ça met ceux qui entendent et qui attendent en émoi. Ah, elle est belle l'avant-garde ! Éviter de parler des médias. Il y en a toujours un que ça exaspère. Ils ont toujours quelque chose à leur reprocher aux travailleurs, les médias, paraît-il. « Si tu savais la manière qu'ont les médias de parler du chômage. Non, les travailleurs ne sont pas des imbéciles. »

Enfin, on ne tombe pas sur des types qui n'ont que ces mots-là à la bouche : Belgique, ou encore Flandre, ou Wallonie, voire Bruxelles. Ou c'est rare quand quelqu'un relève. Il y en a qui en relèvent pour le plaisir. « Oui, elle nous doit son pognon, ta Belgique ! » Étonnante mentalité ! Les chômeurs parlent parfois des U.S.A.

Il y a cependant des chômeurs qui confondent tout. C'est peu dire. On risque gros à leur accorder du crédit. Certaines idées sont d'un tel simplisme.

J'ai oublié de dire qu'on est entre hommes. Les nanas, je veux dire les femmes, pointent à une autre heure, à un autre moment de la journée. C'est fou comme on s'amuse.

Après le pointage, il y a le reste de la journée : vacances-découverte des rues de la ville !

Pour le moment, le cerveau détraqué – ou est-ce le corps ? – ne me permet pas de lire. Je lis cependant. M'arrache les cheveux à lire trois pages, puis m'en vais me balader. J'écris un poème dans un bistrot. Je perds définitivement toute trace manuscrite d'un autre que je cherche pendant des heures en rentrant. Puis je le retrouve lors d'un déménagement. C'est pour cela qu'il est intéressant de déménager souvent, ce qui est mon cas : je retrouve toujours plein de choses. La dernière fois, l'office d'indemnisation du chômage avait oublié de me payer. Puis j'ai oublié de payer mon propriétaire. J'ai mis trop de temps à réparer les dégâts.

Ce qui a fait la substance de mon existence pendant toute ma jeunesse n'entre plus guère en ligne de compte. Il me semble avoir connu, rencontré des gens, et même en avoir aimé quelques-uns, mais c'était dans une autre vie. Quelquefois, je ne me souviens plus de rien. Je me dis que c'est tant mieux. L'attente déçue du monde ! La même perte revécue tous les jours. Je me coltine un squelette, me paie une nouvelle conscience. Bingo ! J'apprends davantage de cette façon qu'en m'efforçant vainement d'être utile. M'ameublis. La marginalisation rend le caractère inutile.

Apprendre également à se dégrader. La déhiscence confondue. Avec l'existence. Rêver de se reprendre d'une autre façon. Viser la nouveauté. Comme les cartes de pointage qui ont changé de couleur. Étaient rouges et, à présent, sont bleues. C'est arrivé en même temps que la démocratie à l'Est et, d'une manière générale, en Europe. Manque juste un petit palmier que certains travailleurs qui n'ont pas le droit de pointer gardent du reste dans le fond de leur cœur. Quand je pense qu'avec tous les réfu-

giés du tiers-monde on pourrait envoyer les chô-meurs à la Côte d'Azur jusqu'à ce qu'on leur trouve du travail ! Les gens pourraient travailler six fois moins et se reposer au soleil pendant six mois. Mais non. Il s'agit d'arbore les signes extérieurs de la reconnaissance éperdue chaque fois qu'on gagne le droit de se tuer à la tâche, histoire d'entretenir une idéologie pour elle-même.

On dirait un haïku. Je n'en composerai probablement pas d'autres. Un bic, et c'est noté.

*je reste
loin
à peine à deux pas de toi*

C'est nul ! Mais, pour une fois, je ne répète pas toujours la même chose et je ne me sers pas mécaniquement de la langue. C'est affreux cette mécanique, cette maladie du langage. Kobayashi Issa restera longtemps inégalé. Pourtant, on ne peut pas dire que tout ait déjà été dit du chômage.

Reste un bon vingt mètres de file. Il se met finement à pleuvoir. Tant pis.

Calés sur le seuil en pierre bleue du portail d'entrée, deux militants d'extrême gauche vendent un journal. Pour susciter un minimum d'intérêt, ils se toisent l'un l'autre et s'accusent mutuellement de tout confondre. Ils n'ont pas l'air de s'apprécier.

* Poème court dont la forme est d'origine japonaise.

* Grand maître japonais du haïku de l'époque Edo (XVII^e-XIX^e siècles).

L'un d'eux s'égosille. L'autre riposte en disant que c'est une question de mots. Ils parlent de soutien indirect au capitalisme, protestant qu'il ne peut être question de la moindre perspective révolutionnaire à cause du chômage « tant que l'État indemniser les chômeurs ! » – « Même dans ce cas, il peut être question d'un changement ! » J'ai plutôt tendance à opiner en faveur de la seconde possibilité, mais je n'y connais rien. C'est pourquoi je préfère ne pas bouger et écouter. « L'État est propriétaire de la vie. C'est un fait. » – « Sans doute, mais il peut encore être question de la changer ! » – « Pour quoi faire ? » – « Tu m'énerves. Travailler moins longtemps. S'occuper de l'éducation de ses enfants. » – « Et tu veux changer la vie ? Tu n'as rien compris. Les enfants sont assez malins pour s'occuper d'eux-mêmes. » – « Tout cela changera, ou rien ne changera plus jamais. » Ils n'ont d'autre recours que de se disputer et il est risqué de faire les frais de leur dispute. Ne pas m'arrêter.

Ces types lisent sans arrêt. Dans le public quelqu'un n'a rien compris : « On n'en veut pas de vos trucs totalitaires ! » Il se fait vertement répondre : « À qui le tour cependant ? » – « C'est très joli les utopies, mais ça ne sert pas à grand-chose », rétorque le même individu. Un des révolutionnaires de lui sortir : « Vive la démocratie ! » « Oui, vive la démocratie ! »

Aujourd'hui, ils en veulent en particulier à la démocratie. Le public, à leurs yeux, défend presque toujours des utopies. Un des révolutionnaires dit à l'autre : « Il y en a qu'il est difficile de le mettre au courant. » L'autre de murmurer : « Ils sont trop bien au courant. » – « Au courant de quoi ? » L'homme a un air de plus en plus agressif. « Ben, c'est toi qui sais. Tu sais bien de quoi tu

parles. » Instance litisdécisoire, heureusement, quelqu'un achète un journal.

Comme les communistes sont difficiles à comprendre ! Le prétexte a toujours l'air futile, tordu. Ouf, pas eu affaire à leurs mots tranchants ! Quand on désire parler à quelqu'un, mieux vaut s'adresser aux murs. Somptueux ring d'entraînement pour apprendre à parler. Je promets de ne m'adresser à eux que si je me sens capable un jour de parler aux murs. Du mensonge au mur ! La flotte dé-gouline de mes vêtements.

Irruption très lente dans le saint des saints, dans le tombeau du Christ, dans le susnommé bureau, dans la cave blafarde de l'ancienne procure de l'école numéro quatre, dans le labyrinthe estropié – de fait, c'est un cul de sac ! La fraîcheur fétide de la grotte achalandée. Le sol est une vraie patinoire. Adieu veaux, vaches, cochons, tout ce qu'il y a de grand sur la terre. Ciel, pluie, à dans un instant. Ah, j'aurais dû apporter un masque, un vrai, n'importe lequel, un masque à gaz ! Parfois, je ne vois pas clair dans la salle, au début : je vois des étoiles. Qu'est-ce que je fiche encore dans ce pays !

Les dix petites annonces d'emplois qui sont affichées aux valves du bureau de pointage avec leur numéro à neuf chiffres forcent à loucher, provoquent la nausée. Secrétaire, coordinateur(-trice), ouvrier maçon, à l'aide, j'étouffe. Téléphoniste: welke straf ! Leur ressemblance empêche de les choisir, quel que soit le soin, même factice, mis à se diriger vers l'une ou l'autre. Je les lis de

· « Quelle punition ! » en flamand. Jeu de mot qui fait songer à « welke staff » : quelle bande !

façon séquentielle, sans m'attarder, au cas où l'une éveillerait un souvenir.

Dans la file les gens se conduisent normalement mais, à proximité du guichet de pointage, ils commencent parfois à afficher leur nervosité. On dirait qu'ils cherchent une échappatoire, tandis que d'autres cherchent à faire bonne figure, se demandant comment figurer en ordre utile.

Enfin, je n'en suis pas encore là. Le pointage à proprement parler, c'est pour dans cinq minutes environ, sauf si un péquenot se met à trembler de tout son être et tombe par terre ou raconte sa vie.

Voilà le Minotaure. Essayer quand même de me montrer à tout prix un minimum à l'aise, confiant, heureux de vivre, d'exister. Désinvolture, nonchalance. Surtout ne rien demander. Ne le mérite pas. Fait partie des gardiens, des surveillants du troupeau, même s'il est tout en bas de l'échelle. Aussi dangereux que les autres. Ne pas songer à lui faire du bien et donc du tort ! L'humiliation est moins terrible.

Chômer, c'est une chose, être Belge en est une seconde. Bonjour les points en plus, le rattachement nécessaire, l'arrière-fond des choses, la formalité du caractère, le lien inéluctable. Le mythe de la caverne, en vrai !

Ne pas abandonner au dernier moment. Parfois, l'idée m'en traverse la tête. Lui glisser ma carte pour qu'il y appose un tampon tout noir, tout en me préparant à faire demi-tour sur place, comme à l'armée, quasiment sans respirer. Reprendre contenance, ayant pointé. Puis reprendre la route. Oublier parfaitement le pointage. Pour m'abandonner à la pluie, dehors, en sortant.

Me faufler parmi les imperméables, les corps gluants. Me frotter aux vestes, aux manteaux.

La pluie. Des chiquenaudes mouillées griffent mes joues. Une rafale de pleurs enrégés. Qui disait que les gouttes ne tombaient jamais au même endroit ? L'eau ruisselle de nouveau dans tous les sens. Saint-Pic, où la pluie seule, qui tombe à seaux, vous regarde, presque posément. Sensation de fin du monde et de « délivrance » en même temps. Me voilà au beau milieu de... l'océan, des bruits qui signifient probablement la vie. Seul et sans préoccupations, excepté celle-là : l'absence de préoccupations. Midi juste condense psychologiquement la durée. La détente est prodigieuse. Le temps n'existe plus. Le pointage a presque cessé de m'effrayer.

Des enfants jouent au ballon dans la rue. Plusieurs centaines de chômeurs attendent encore. Se refaire une beauté. Un Africain hèle un taxi.

Marcher sur la corde raide le restant du jour ! Serrer les dents. Sans chercher à réfléchir. Besoin d'abstraction : pour quoi faire ?

La steppe, la S.T.I.B., le Stop

Contexte et récit d'un sous-incident de taxation

DEPUIS plusieurs semaines, j'étais au bord de la panique. Je ressassais le passé. Les mois précédents avaient été fertiles en émotions, ce que j'avais entrepris avait été payant, mais j'avais néanmoins perdu une année. Je n'avais pas réussi à finir, à boucler ce recueil que j'espérais présenter en septembre à un éditeur. Ou plutôt, je savais que je n'avais rien dans les mains à proposer. Je m'étais disputé avec plusieurs personnes. J'étais en train de perdre ma copine, du moins je m'efforçais de le croire. Elle était partie depuis trois semaines dans le Péloponnèse à moto avec un vieux copain pour assister à des tragédies grecques. Sans nouvelles d'elle, je m'imaginai certaines choses. Comme presque toujours, depuis des années au moment de la rentrée scolaire, j'étais également aux prises avec de sombres pressentiments. J'avais du mal à réfléchir.

Pour tout dire, je me sentais abandonné. Cependant, je luttai : tantôt contre le repli sur soi, tantôt contre la dissolution dans la vie extérieure. L'avenir me paraissait étrangement vide, ce qui m'incitait à tenter de le prédire. Je m'en allais. Mais je m'en allais sans m'en aller. Plus rien ne tenait debout. Mais peut-être aussi pour la première fois de ma vie, quelque chose tenait debout, mais

quoi ? J'étais triste et en colère, mais je n'étais pas malheureux. Je me sentais à la merci de quelque chose. Je ne croyais pas à une défaillance de ma part. Non. Je me sentais un peu opprimé. Il fallait toutefois que je trouve le moyen d'agir. Il fallait penser à ce que je faisais, me disais-je. Mais je n'y parvenais pas. Forcément, puisque je ne faisais rien. Je n'avais envie de rien faire. Je ne voulais pas non plus changer d'habitude. Un matin, j'ai débranché mon frigo, j'ai fermé mon appartement à clef et j'ai pris le large.

Pendant une partie de l'été, j'avais voyagé, j'avais circulé en stop en Allemagne, en France, en Italie, j'étais passé par le col du Saint-Gothard pour la première fois, et repartir en voyage c'était la seule chose à faire qui me restât. J'avais pris mon envie au défi. Je me mis à marcher. Mon besoin de vie, de mouvement, était tellement grand ! Je ne courais pas vers le bonheur, je le fuyais pour avoir des chances de le garder.

Tout en m'éloignant avec regret de mon appartement, et en me dirigeant vers la gare du Midi, je réfléchissais. Ma capacité d'action paraissait limitée. Il fallait en tenir compte. Je tentais de baliser les choses. Cela n'allait pas sans mal. Je cherchais à gagner le temps de vitesse. Pour me changer les idées, je raisonnais. Je raisonnais en termes matériels. Je n'avais pas d'argent. Que ferais-je ? Où irais-je ? Comment ? En fait, j'irais en stop. C'était même quasiment cela le but du voyage. Mais comment vivrais-je ? Quel serait le prétexte de mon voyage ?

J'avais sélectionné soigneusement un point de chute. J'avais non seulement un prétexte, mais une raison de me rendre où j'avais décidé d'aller : rester en contact avec des amis que j'avais rencontrés en voyage. Tout le reste

me paraissait flou. Qui étais-je ? Qu'est-ce que je faisais de ma vie ? Pourquoi ? La précarité a en partie tendance à paralyser la capacité d'action. Celle-ci s'échafaude comme un château de cartes. Même en réalisant les choses comme dans l'urgence, il me manquait des cartes.

Le long des axes de sortie de la ville, les travaux abondent.

Bruxelles a des allures de ville fantôme. La poussière soulevée par le vent virevolte dans l'air et fait penser à l'Arizona.

Les gaz d'échappement se dispersent rapidement, mais, quelquefois, mélangées à des infimes particules en suspension, leurs effluves subsistent et il devient dangereux de respirer.

Le promeneur traverse régulièrement des quartiers déshérités, mais aussi de nombreux zonings industriels. Il a néanmoins d'autant plus l'impression d'avoir affaire à une ville qu'à certaines heures il n'y a personne, que de nombreux bâtiments semblent vides ou désaffectés, qu'il y a très peu de voitures. Aux environs de la gare du Midi, la circulation vient de partout par bouffées successives et consécutives. Son bruit est assourdissant. Jusqu'au tunnel qui donne dans la rue des Vétérinaires, un vaste trottoir court le long des rails du tram. Mais à l'approche du tunnel, soudain, il se rétrécit, de sorte que les mastodontes me frôlaient sans danger en brinquebalant. Je n'avais pas envie de penser au danger, mais, à d'autres carrefours, je dus vraiment me méfier. Les feux sont disposés n'importe comment. Le danger, l'horreur m'enivraient. Une sorte d'inconscience et d'hébétude bienfaisante finit par me gagner. Après quelques instants, j'eus toutefois l'impression de perdre mon temps et je me mis à éprouver du

regret. Je recommençai à passer mon temps à disséquer le néant qui m'accablait. Ma rêverie butait sur la signification d'un mot : le mot *infidélité*. Par rapport à d'autres, comme *pointage* ou *chômage*, le premier paraît désigner une situation légère, presque sympathique. Et pourtant, par instants, j'apprécie le chômage qui me permet de penser et de dire ce que je veux, qui m'incite à changer le monde, à penser qu'il est moyen de le changer. Mais le chômage est également un boulet que l'on traîne, une situation périlleuse, avant tout sur le plan social, qui met les gens en contradiction avec les choses, avec les autres. Il incarne le malaise dans la culture devenu tangible, presque fonctionnel. Le narcissisme des autres vous empêche d'agir, de réfléchir, d'aimer. Dans ces conditions, il faut se forcer pour aller au devant d'une kyrielle d'aléas. Surtout quand on a en tête une infidélité qui vous retourne les sangs.

Pour cesser momentanément de penser à tout ceci, je pris le parti de m'arrêter à un arrêt et de prendre un bus ou un tram. À la perspective de mettre en œuvre de nouveaux moyens d'action, je me mis à penser à d'autres choses, je puisai un nouveau courage. Mon désespoir était d'autant plus total qu'il ne se fondait sur la perte de rien. Pour le combattre, je nourrissais mon espoir de faire rapidement de nouvelles découvertes, de consolider mon entreprise. D'une certaine façon, en changeant de moyen de locomotion, je m'efforçais de raccourcir le délai qui me séparait de ces découvertes, de me concentrer sur leur idée. J'avais cessé de ruminer de vagues projets. Mais tout cela n'avait pas rendu ma situation supportable pour autant.

J'essayais de me donner l'illusion de quitter progressivement, sans heurt violent, ma compagne. Au fond, dans une rupture, ce qui fait souffrir, c'est la violence du choc, c'est le fait de pas décider des choses soi-même.

Lorsque j'atteignis l'arrêt de tram, je pensais à tout ce à quoi je pense d'habitude en prenant un tram. Je songeais à ma vie tellement dénuée de sens comme à une banalité. Le cours interrompu de mon existence reprenait. Je vis dans un quartier de chômeurs où je vais pointer deux fois par mois, ce que je persiste à juger agréable étant donné que pendant près d'une décennie j'ai pointé tous les jours. Depuis que les chômeurs ne pointent plus que deux fois par mois, j'ai l'impression d'être en vacances. Je pensais à la stupéfiante banalité du pointage, au fait qu'il n'y avait même plus lieu de faire la file. Le néant de mes journées me paraissait également plein de riens extraordinaires. Je retrouvai ces riens autour desquels s'articule mon existence, mes repères habituels. En fait, je craignais également de cesser d'avoir envie de m'en aller, et je tablais sur la rapidité du bus ou du tram pour encapsuler cette envie, pour la rendre indestructible. Je me mis à réfléchir à leur accessibilité et à leur inaccessibilité en même temps. J'éprouvai en fin de compte une désagréable sensation. Mon sentiment de liberté parut s'évaporer. Et, quant à lui, mon besoin de socialité parut se heurter à un obstacle. Je me vis confronté, sinon à un mur, du moins à une inconnue. J'aimais le fait de partager un moyen de transport, de respecter l'outil, mais je ne me sentais pas capable d'y arriver en subvenant au prix d'un ticket. Je ne réussissais d'habitude à éprouver cette sensation de socialité qu'en tablant sur la gratuité des moyens de transport, du moins quand c'était de cette

façon, en voyageant en transports publics, qu'il m'arrivait de l'éprouver. Je veux dire que la gratuité seule conférerait à mon objectif de me servir d'un moyen de transport la capacité d'éveiller en moi une attitude de socialité. Elle incarne, pour cette raison, un véritable combat que je mène pour la survie sociale depuis des années. Ou du moins un combat que je menais il y a quelques années, car, depuis lors, pour diverses raisons, j'ai renoncé à la gratuité dans les transports en commun. Au fond, une des principales et des meilleures parts de socialité qu'il y a en moi, je l'ai acquise, sinon développée, au cours des années, en empruntant gratuitement les transports en commun. Pendant des années, sinon pendant des décennies, mon milieu familial ayant quelquefois tendance à me chercher des poux, les transports publics furent, avec la file de pointage, un des seuls moyens de socialisation à ma disposition. C'est probablement en partie grâce à la convivialité qui règne dans les transports en commun que j'ai tardivement découvert la convivialité, et que j'ai fait quelques rencontres, et notamment celle de ma compagne. C'est probablement en partie grâce aux transports en commun que je réussissais à croire qu'il s'agissait encore de ma compagne, en dépit du fait qu'elle était peut-être en train de faire un somme sous un olivier, en Grèce, près du théâtre d'Épidaure, dans les bras ou à très peu de distance des bras d'un cyclomotoriste patenté. Il me semble même avoir entendu dire que ce dernier faisait partie d'un team célèbre. Je connaissais les lignes où je fraudais d'habitude. Je savais à peu près quand je risquais d'avoir affaire à des agents assermentés de la société de transports intercommunaux de Bruxelles, de la S.T.I.B.. Il y a des heures, des tron-

çons, des quartiers où les contrôles sont exceptionnels, voire inexistant, parce que la clien-tèle des transports en commun y est au-dessus de tout soupçon, ou parce que, au contraire, n'importe qui, et donc, par conséquent, aussi, des gens au-dessus de tout soupçon, mais en même temps des gens qui se moquent des contrôles effectués par les agents de la S.T.I.B., qui ont des centaines de milliers de francs à payer à la S.T.I.B., sinon qui se moquent de tout, empruntent le même parcours de bus ou de tram. Il y a surtout des quartiers où les agents de la S.T.I.B. n'ont pas l'occasion de procéder à des contrôles parce que la moitié des voyageurs n'a pas de titres de transports et qu'ils provoqueraient une émeute en contrôlant les gens. Mais je ne connaissais pas celle que je venais de prendre le parti d'emprunter.

Je ressentais tout d'un coup un intense besoin de socialité, celui d'un partage dont la part essentielle me manquait depuis plusieurs semaines, dont elle me manquait, à vrai dire, de plus en plus, par intermittences, depuis des mois. Je me mis à hésiter. Je ne connaissais pas bien cette ligne qui mène aux confins de la ville et de l'autoroute. Tout en réfléchissant, je songeais déjà à la campagne dont je raffole, aux champs, et, un peu plus loin aux petites routes désertes du Nord que j'avais déjà parcourues. Dans ces parages, le bus est souvent aussi peu régulier que le tram, cela, je le savais, ce qui me rassura un peu. Or, avant même que je ne me mette à l'attendre, il fut miraculeusement là. Ce bus menait à l'endroit où j'allais. J'avais hâte de découvrir de nouveaux horizons. Sa masse débonnaire m'arracha aux rudes pavés des trottoirs. Je ne savais pas encore si je prendrais un bus ou un tram et je me posais encore la question

quand le bus redémarra. Je n'avais pas de titre de transport. En dépit de mon vœu de gratuité totale, depuis plusieurs jours je tentais de me munir d'une carte de tram. Je cherchais encore une librairie du regard, lorsque j'étais arrivé à l'arrêt. Je n'en avais pas trouvée sur mon chemin, et je m'étais senti désemparé à l'idée de faire un vaste détour dans un semi-désert pour en trouver une. Dès que j'eus mis les pieds dans le bus, le conducteur me jeta un long regard soupçonneux qui parut osciller entre la réprobation et l'interrogation, et je crus même déceler une vague supplication dans son regard, et une menace en même temps. Ce dernier parut inquiet et même contrarié. Mais j'étais à bout de résistance nerveuse et je ne fus pas capable de traiter l'information que, probablement, contenait ce regard. Comme je l'ai fait comprendre, en m'achetant un ticket, je me serais placé dans une perspective absurde. S'il m'avait été accessible au prix où, quand je juge nécessaire de le faire, je prétends obtenir en général un titre de transport ou si j'avais pu, par une sorte de tour de passe-passe, me dire que ce ticket ne me revenait pas vraiment cher, je m'en serais procuré un. Mais tel ne fut pas le cas. Je fus donc littéralement acculé à me passer de titre de transport. Il faut tenir compte des difficultés extraordinaires que connaissent, pour être à l'heure, en dépit des encombrements permanents, les chauffeurs de moyens de transport en commun en général. La plupart font preuve d'une patience et d'une habileté étonnantes à se faufiler dans la circulation malgré le gabarit de leurs engins. Je savais gré à ces chauffeurs de me mener régulièrement à bon port et de me procurer autant de joie. Je sentais que je me comportais de manière peu redevable vis-à-vis de celui auquel je venais

d'avoir affaire. Je dus m'arracher à une image absurde: à une idée de moi-même qui faisait de moi quelqu'un de sot et d'irrespectueux, voire de méprisant. j'eus du mal à la chasser de mon cerveau. Pour tout dire, je serrai ma mâchoire et je m'enfonçai dans le couloir du bus jusqu'à l'arrière. J'hésitais encore : comme je l'ai dit, je n'empruntais qu'exceptionnellement cette ligne. Il me semblait pourtant que quelque chose ne tournait pas rond. Mais j'avais la tête ailleurs et, étant donné ma faiblesse, payer, d'un certain point de vue, c'était, d'un coup, augmenter encore mes incertitudes. Je n'avais guère le choix. Je ne raisonnais qu'à demi. Je ne parvenais pas à calculer tous mes actes, à peser le pour et le contre de chaque chose. Ah, il est infiniment plus facile de payer tout ce qu'on doit, sans rechigner, et même de donner davantage, de donner trop, de faire de grands gestes, de se montrer à son aise, quand on en a les moyens. Il ne me semblait pas que, au fond de moi, je me trompais. J'estimais l'homme. J'étais atterré. Comme Jonas dans sa baleine, je ruminais au sujet de ma situation. Je croisais des regards qui m'étaient familiers. D'autres qui suscitaient en moi une légère honte. Je ne me sentais pas rasséréiné, mais j'optai pour une insouciance factice. À leur niveau, les humiliateurs ont tout prévu. La seule chose à faire est de ne rien faire, absolument rien, d'arborer un air viril. Peut-être aggravai-je involontairement une douloureuse ségrégation. Pour une fois, j'étais fier de moi à cause du voyage que j'avais fait un mois auparavant en Italie. Je pensais à ce voyage, à la ville qui était subitement devenue célèbre à cause d'un carnage au cours duquel des sans-voix, des activistes, des poètes, des enfants avaient été matraqués jusqu'au sang, certains torturés pour avoir manifesté pour

leurs idées, pour conserver des raisons de croire en l'avenir, pour tenter de rappeler à l'ordre ce monde égaré. Je songeais à tous ceux que j'y avais rencontrés, avec lesquels j'avais échangé des paroles uniques, parfois des mots tendres, dans la gaieté la plus vive, dans l'effervescence, je me remémorais la convivialité sans pareille du peuple italien, l'amicalité de quelques Français, je méditais à propos de la force morale de ces anarchistes. Je m'étais moi-même retrouvé face aux policiers italiens vêtus d'imposants treillis noirs. J'avais traversé l'Allemagne, la Suisse, puis l'Italie et enfin la France sans acheter le moindre titre de transport. Peut-être ai-je payé un ticket pour prendre le train de Milan à Gênes. J'en suis sûr, je n'ai pas payé d'autres tickets. Et voilà que je faisais tout un monde à cause de deux kilomètres à faire en bus. J'avais à subir de temps en temps des regards inquisiteurs et je ne comprenais pas bien. Ah, l'aveugle perspective de la légalité et du devoir que tant de gens savent si bien éveiller chez les autres, tout en les incitant à commettre plein d'erreurs ! De quoi s'agissait-il ?

Certains usagers me dévisagèrent. J'avais l'impression de jouer un rôle, et c'était probablement cela. Mais j'étais rompu à ce type de situation. J'étais adossé tout à l'arrière et j'avais posé mon sac à côté de moi. J'exprimai la passivité la plus totale, j'incarnai une certaine indifférence, et plus personne ne se soucia de moi. En fait, je concentrai mes pensées sur un objet imaginaire. Je ne parus pas pour autant préoccupé. J'évitai ainsi de me comporter comme un fat.

Je réfléchissais au bonheur, à la liberté. En fait, les circonstances m'avaient fait ponctuellement retrouver les pensées et l'état d'esprit que deux semaines de solitude et

de désœuvrement, en partie à la campagne, dans un chalet où je passe mes vacances depuis mon enfance, et quelques journées en ville, m'avaient fait presque oublier. Il m'était difficile de dire si je luttais pour mes idées ou si je m'efforçais désespérément d'y croire. Je me sentais à ma place. C'était la meilleure que je connusse. Je m'éloignais mentalement de mon chez moi, du pays où je me sentais enfermé, où les circonstances ne m'étaient pas favorables, où elles ne m'avaient jamais été favorables, sauf à l'école, ce qui, en fin de compte, avait contribué à me handicaper par la suite. Une sorte de bien-être me gagna. La vie avait à nouveau de l'importance. Bien sûr, je me sentais menacé, mais ne l'étais-je pas déjà constamment, menacé ? Autant découvrir à qui j'avais affaire ! Je partais en voyage, et ce bus, en précipitant d'un seul coup ma fuite, me sauvait en me mettant hors d'atteinte de moi-même, ou plutôt du désespoir momentané qui ruinait mon existence comme un charognard. Que faire d'autre ? Je cherchais à atténuer les conflits. Telle est la véritable honnêteté. Je broyais encore du noir, mais c'était presque par jeu. Je m'amusais. Je songeais surtout que j'attendrais d'être hors de la ville pour me mettre à vivre pleinement. Au chômage, les soucis matériels n'empêchent pas tout amusement, au contraire. Mais, à cause d'eux, les contacts sont fragmentés, sans cesse à travailler, pour empêcher la névrose de l'emporter. Je me disais que j'allais faire rendre gorge aux soucis matériels en m'offrant un séjour de rêve dans une ville magnifique dans laquelle les touristes ne songent jamais à mettre les pieds, où j'allais faire la fête tous les soirs pour pas un franc. Pourquoi demeurer esclave ?

Pourquoi se soumettre à une discipline dérégulée, qui attirait des ennuis ?

Au dernier arrêt avant l'autoroute, quatre agents en uniforme bleu pénétrèrent dans le bus par l'avant, les portes arrière demeurant fermées. Ce n'étaient pas les stup, mais en tous cas c'était stupéfiant. Ils avaient l'air de se servir d'une machine à remonter le temps. Je ne m'en aperçus pas tout de suite.

Je me laissai aller et j'attendis, aux aguets, la fin du voyage. Tout en contrôlant les titres de transport des usagers, ils commencèrent à se rapprocher. J'attendis sans rien faire. Je préparai ma carte d'identité. Je ne manifestai de l'intérêt pour les chasseurs s'approchant à travers les hautes herbes que lorsqu'ils cherchèrent à attirer eux-mêmes mon attention. Lorsque j'aperçus des formes noires se dandiner devant mon nez, je fixais un point au-delà de la Voie lactée, autrement dit je voyais tourner des moulins dans ma tête – sans doute le paysage y défilait-il en différé. Je commençais à me mettre en colère contre moi-même parce que je m'étais laissé piéger. J'éprouvais déjà de la colère. Affronter le contrôle était une manière de me confronter à moi-même. Pour ne pas avoir à affronter leur misérabilisme, je cessai de raisonner. Quelques secondes plus tard, j'étais dans un état second. En même temps, je me dis que j'éprouvais mépris et colère. Je laissai cette colère grandir en moi. Ou plutôt je la forçai à grandir. Je n'avais pas besoin de faire beaucoup d'efforts. Tout en la laissant grandir, je me dominaï.

L'illégalité et l'inégalité sont bien plus au fondement du système que leur opposé. Dans ces conditions, prétendre faire respecter les lois est une source de discorde, surtout qu'une vilaine habitude consiste à donner l'im-

pression que certains sont des parias en faisant croire qu'elles sont égales pour tous, ces lois, et par conséquent justes. J'étais un paria. Je prétendis vainement le leur faire voir. Je leur tendis sèchement ma carte d'identité.

Pour parer au pire, je composai un faux air de fulmination douloureusement ironique. Je réussis ainsi à me motiver, à faire psychologiquement échec à la culpabilisation que tentait de susciter en moi la moralité du système, et dont les agents de la S.T.I.B. incarnaient les gardes. Le constat rendu notable de ma situation illégale parut les contrarier pratiquement plus que moi...

Histoire de parer accessoirement à toute éventualité, j'avais un argument rédhibitoire en tête : à cause d'une situation injuste, l'achat d'un ticket dans un tram ne me paraissait pas quelque chose de vraiment juste.

Un magma obscur de ploucs auquel j'emboîtai le pas fut ensuite projeté hors de l'autobus. Une sorte de phénomène de diffraction de la lumière, qui n'est pas réellement étrange à ce moment de l'année et à cette heure de la journée, m'empêcha de distinguer les traits de ceux qui descendaient du bus.

Quelque instants plus tard, les quatre mousquetaires qui nous avaient suivis, moi et une bonne dizaine d'autres, sur le tarmac, ou plutôt sur l'accotement, se mettaient à distribuer des formulaires de trois couleurs. Certains destinataires de ces papiers étaient en état de choc. Ils commençaient à ressembler à de petites souris. Comme quoi la politique des droits de l'homme suscite de la crainte sans même que les gens aient à craindre leur violation, sans même qu'il ne soit nécessaire de leur taper dessus, quelques-uns d'entre eux parlaient de payer tout de suite, le jour même, ce qu'ils devaient, tandis que

d'autres disaient qu'ils n'avaient pas la somme requise, mais qu'ils paieraient ce qu'ils devaient. Ils se faisaient répondre qu'ils avaient trois jours pour virer la somme requise sur un compte dont on leur communiquerait le numéro. Les agents de la S.T.I.B., qui ressemblaient à des rats grassouillets, tout en les inspectant, en les remplissant en partie eux-mêmes, se mirent à récolter les formulaires qui leur revenaient et à expliquer à qui le désirait ce qu'il convenait de faire, puis ils rendirent enfin une à une les pièces d'identité à chacune des personnes présentes. Ils se voulaient rassurants. Le mieux, selon eux, c'était de se mettre en ordre directement. Il y eut une petite souris pour crier convulsivement qu'elle n'avait jamais fraudé de sa vie, que c'était de la malchance, que c'était involontaire, mais les agents firent la sourde oreille. Elle était au bord des larmes. Elle avait les yeux humides, le visage congestionné. Une autre était probablement morte parce qu'aucun soubresaut n'agitait son corps, parce qu'elle ne hoquetait pas comme certaines. C'était moi. D'autres rongeurs enfin affichaient sportivement un air philosophe, légèrement triste. Ils s'étaient fait prendre: cela pouvait arriver. On les avait surpris. Ce n'était pas de leur faute. Ce n'était pas du jeu, mais c'était le jeu. C'était une portion du parcours où il y avait parfois des problèmes.

Je fus le dernier à recevoir mes papiers. Lorsque les agents qui se rapprochèrent de moi me les rendirent sans exprimer quoi que ce soit, j'étais soucieux des mouvements et j'écoutais les voix proches. Je manifestais un détachement apparent pour les choses de l'existence, et, intérieurement, je me prenais pour un samouraï que l'on coupe en deux. Ils ne suscitaient ni dédain, ni colère.

Les agents avaient mis toute leur énergie à compléter consciencieusement eux-mêmes certains des feuillets. Comme s'ils accomplissaient un tour de magie, ils en avaient rendus trois à la fois à chaque contrevenant. Un tel effort les rendit presque conviviaux à mes yeux. Nous avions eu droit à notre part de spectacle. Ayant terminé leur office, ils s'entre-regardèrent, ne pipèrent mot et s'en furent.

Je me remis rapidement en colère mais, contre l'absurdité de la situation. je n'avais presque pas de quoi payer l'amende.

Lettres

Lettre au syndicat

Cher P.,

S'il est évident qu'il est plus agréable de recevoir une lettre comme celle que m'envoie la F.G.T.B. pour me faire part des dates des séances d'information concernant une mystérieuse convocation, qui, en tout cas, ne m'est pas parvenue, et *de nouvelles directives* dont le concept lui-même me pose question, qu'une lettre dont le contenu est dégradant et inutilement offensant comme celui de ladite mystérieuse lettre de convocation de l'O.N.E.M. (dont le stupéfiant fac-similé circule sous le manteau depuis des années), il va de soi également que je ne sous-cris pas fondamentalement au principe d'une assistance *syndicale* qui viserait simplement à faire en sorte que je me conformasse strictement aux desiderata ou aux *directives* de l'O.N.E.M. En effet, ne fût-ce que par rapport à des fonctionnaires dont la cause semble perdue, ceci aggraverait un statut d'infériorité qu'il devient irresponsable de ne pas remettre en question, qui est par trop contraire à la démocratie et à la liberté. Certes, une part d'arbitraire moyenâgeux, des tracasseries sans fin me seraient ainsi épargnées, mais il n'y a de syndicat à mes yeux que quand des inégalités et des injustices fondamentales sont

combattues, nullement lorsque, au contraire, elles sont maintenues et qu'elles s'approfondissent sans cesse grâce au concours dudit appareil syndical. Bref, la perspective de prolonger et d'aggraver indéfiniment par une soumission accrue à l'ordre établi le côté kafkaïen de mon existence, de nourrir moi-même mon humiliation me dégoûte. Cet ordre établi, qui l'est de manière totalement indifférente aux suffrages des gens, du reste non exprimés vu la nature des soi-disant choix rendus possibles, se moque de savoir ce que je pense et ce que je veux. Soit, c'est son problème ! Nul ne peut nier qu'il file, comme on dit, du mauvais coton, que les chasses aux sorcières se multiplient, que tout apaisement paraît hors de portée. L'État a besoin lui-même de cirer les bottes du patronat, de vanter sans trêve l'insupportable labeur, c'est son affaire, mais, on comprend bien que ces trois tortionnaires ne m'ont pas craché dessus pendant vingt-cinq ans pour que je doive, moi, leur demander pardon. Il m'est insupportable de leur conférer la moindre créance, sinon la moindre importance, de sembler ratifier leur rapacité, leur arrogance et leur cupidité sans bornes.

Pour preuve de sa perversité, le fait que je n'aie pas reçu ladite convocation de l'O.N.E.M. dont la lettre de la F.G.T.B. fait état, ce que je ne regrette qu'à moitié, étant donné le caractère offensant du jargon de ladite missive qui met un comble au harcèlement qui est partiellement cause de mon inactivité depuis 25 ans. Je les vois venir, ces massacreurs. Le jour de l'entrevue, eux, ne me voyant pas venir, prendraient un malin plaisir à s'en étonner et, tout de go, à m'informer de mon exclusion, ou, plutôt, que dis-je, à ne point m'en informer et à m'exclure, comme cela est déjà arrivé. Quelquefois je me de-

mande pourquoi cette rage à mon égard ! Sans doute, pour mériter un tel mépris et une telle méchanceté, n'ai-je pas le profil idiot, naïf, ou apeuré, requis, ou peut-être ai-je surpris les despotes qui fourragent dans les affaires publiques comme des femmes dans leur sac à main. Un ministre auquel j'aurais écrit une lettre pour sauver la vie à un sans-papiers avec si peu d'espoir de faire réfléchir ne fût-ce qu'un quart de seconde que c'était misère avant de commencer, s'est peut-être senti remis en cause ! Ma vie n'est qu'oubli ou renvois, plus stupéfiants les uns que les autres, précarité, qui la saccagent et, de fait, j'avais totalement abandonné l'idée de mener une existence dite normale jusqu'à ce que, subitement, une lettre remue le couteau dans la plaie. À vrai dire, je n'en ai même plus envie. Je me sens bien. Je n'ai pas besoin d'être propriétaire, de voiture, de statut professionnel, de relations en vue, de GSM muni d'un appareil photographique, d'une couverture soins de santé complète, de vacances à l'étranger, de payer le prix fort pour des spectacles nuls, pour du théâtre mort, j'en passe et des meilleures. Le travail à mes yeux est devenu un être nuisible qui détruit le monde et la société, qui n'a de souci que de lui-même. Je ne crois guère aux mérites d'une vie digne de ce nom. Quand la mienne ne suffirait pas, toute la philosophie, celle qui compte, me donne raison. Peu me chaut l'idée de m'activer comme le conçoivent les esclavagistes surtout parés du masque de la démocratie. Écrire, penser, circuler librement, ne pas avoir de maître est hors de portée d'une vie de travailleur normale. N'ayant pas eu le droit ou l'occasion de faire mes preuves comme certains, qui tiennent à le faire savoir partout, à 50 ans, je ne me vois pas me comporter comme un novice, dont le sort et

l'humiliation sont pires encore que ceux d'un esclave. Pourquoi produire seulement pour permettre à quelques-uns d'en mettre plein la vue d'une manière convenue, pour remplir leurs poubelles, polluer tout ce qui les entoure ? Au moins, si certains ont décidé de brûler la chandelle par les deux bouts et tout le reste avec, que ce système ait la décence de ne pas prétendre m'en rendre responsable. En dépit de tous ses efforts pour me faire me suicider, l'institution du chômage m'aura apporté une dignité dont la plupart des travailleurs ne sont pas en mesure de se targuer, eux qui se targuent de tout, et, notamment, quand bien même ils sont souvent puissamment inutiles, d'en faire plus qu'Hercule et de travailler plus vite que leur ombre. Cela étant, les écuries d'Augias dans lesquelles ils sévissent de huit à dix-sept et parfois de dix-sept à quatre-vingt à quelques variantes près en règle générale, ce ne sont pas eux qui les nettoient, au contraire, pas plus que ceux qui exigent d'eux qu'ils leur lèchent les bottes pour les décevoir avec plus de profit quand l'idée leur en passe par la tête.

Quand je me rendrai à la convocation de l'O.N.E.M., ce hibou à double tranchant, pour dire son fait à cette institution de malheur, ce sordide système m'aura par trois fois fait rater complètement ma vie et fait s'évanouir tous les rêves qu'elle-même m'aura inculqués. C'est à croire qu'il s'imagine que, comme les chats, un homme a sept vies ! Quelle que soit l'obligeance de la F.G.T.B., je ne vois vraiment pas à quelle utilité elle peut prétendre à moins d'inciter le sbire de l'État et sa suite cupide à réparer leurs torts à mon endroit. Si la F.G.T.B. le veut bien, nous pourrions commencer par réviser mon dossier de chômage. Nous pourrions inculper l'État pour harcèle-

ment, et l'ONEM pour comportement raciste et dégradant. Je ne tenterai rien tout seul. Il nous appartient à tous de prendre nos responsabilités par rapport à ce monde fichu en l'air avec tant de complaisance et d'arrogance. Je me contente pour le moment de faire l'impossible pour notre démocratie vacillante et tellement tâtonnante en organisant des débats participatifs et j'ai besoin d'aide. J'ai mis un site en ligne moi-même où tout cela est expliqué. C'est une activité à temps plein et même bien plus que plein, que je juge plus utile que frotter la manche à des despotes et saccager la nature ou décevoir la jeunesse. J'essaie aussi d'écrire un livre, mais ma colère est telle que j'ai quelque peine, comme, du reste, j'en ai à la boucler, comme il convient de faire dans certains cas.

Veuille agréer, cher camarade, l'expression de toute ma sympathie,

Paul Willems

Lettre à mes souscripteurs

Cher souscripteur, chère souscriptrice,

Je pense que j'ai été présomptueux. Le livre pour lequel vous avez souscrit, je n'ai pas cessé d'y travailler, mais il n'est pas encore fini. Je me heurte à une complexité surprenante et passionnante à la fois. Si j'étais Nicolas Sarkozy, je ne dirais rien, ou : « Je ne vous ai pas menti, ce livre sera à vous dans quelques mois » ! Personnellement, je n'en sais rien.

C'est dur. Prétendre aller jusqu'au bout représente une expérience en tant que telle. Votre soutien me donne du courage. Je m'acharne dans une situation que la précarité rend quelquefois insupportable.

J'ai écrit une lettre à mon imprimeur où je lui explique que je ne sais plus où me mettre. Il y a longtemps que j'éprouve ce sentiment que je ne sais plus où me mettre. C'est douloureux d'éprouver ce sentiment pendant aussi longtemps. Je finis par passer pour un charlatan, pour un arrangeur. Peut-être ne le sais-je pas et en suis-je un ? Je pense que beaucoup de gens sont affublés d'un tel défaut. Certains occupent une situation éminente. Certains dirigent des pays.

Pour le moment, je m'efforce de concevoir le second chapitre de mon livre. J'y aborde en même temps la question du chômage et des délocalisations. Nicolas Sarkozy aussi doit affronter cette question. Son optique assez classique n'est cependant pas assez large. Elle prévoit surtout des privilèges fiscaux pour les entreprises qui relocalisent en France, des exonérations de cotisations, des apports de capital et repose sur un cocktail de nationalisme et de libéralisme.

La thèse actuelle à laquelle je suis arrivé, c'est que la quantité réelle d'emplois diminue, et donc que le chômage augmente, pour une série de causes principalement liées à la rigidité du modèle capitaliste. Mais cette rigidité n'est pas liée a priori à un cadre fiscal donné ou à l'immigration clandestine, mais à des options économiques et politiques désastreuses. Cette tendance pourrait s'aggraver de manière soudaine, notamment à cause de problèmes environnementaux que les gouvernements existants n'abordent pas suffisamment en profondeur. L'imagination n'est pas stimulée. L'initiative se concentre sur le modèle existant, gravement lacunaire. Le manque d'alternative, lié à des habitudes de vie, de pensée, au cadre concurrentiel existant, aux entraves causées par des états favorables à la logique régnante du grand capital, empêche de prendre certains risques, d'innover. C'est plus complexe que cela bien sûr. Bien sûr, tout n'est pas désastreux. Des entreprises, des gens créatifs, les gouvernements mêmes avancent dans de nombreux domaines. Mais les aspects désastreux de la politique actuelle auxquels je fais allusion, mis en exergue par la répression disproportionnée de la contestation anti-G8 dont les groupes contestataires font l'objet, prennent de court les

dirigeants eux-mêmes qui censurent définitivement cette imagination, seule capable de transformer le monde sans l'avilir totalement.

De plus en plus, les gens sont anesthésiés par des poussées de partis d'extrême-droite ou de droite extrême, par des élections truquées ou réglées d'avance en recourant à des médias qui appartiennent aux industriels, notamment à ceux qui possèdent en propre des industries militaires. Ils sont assommés par des mensonges au point de croire à la bonne foi de dirigeants qui mentent à propos du bien-fondé de leur politique et qui, parfois, aggravent la situation sociale de manière à réprimer pour ne pas avoir à reconnaître leur incompétence, leurs compromissions. C'est au point que leur corruption s'étale au grand jour sans que les gens ne réagissent, ne jugent cela anormal. Le principe selon lequel l'autorité politique est en droit de vivre dans le luxe quand tout irait mal pour tout le monde, en tous cas pour une majorité de travailleurs, est pour ainsi dire de plus en plus accepté.

Développer sans moyen une telle analyse n'est pas facile et prend du temps. Chaque élément d'analyse est obtenu au prix de multiples recherches, d'un travail de rédaction systématique et complexe.

Je vous remercie pour votre soutien. Bien à vous,

Paul Willems

Table

<i>Avant-propos</i>	9
Parole et chômage	11
Le chômeur et son idéal	35
Les chômeurs et le mammoth	41
<i>Nouvelles</i>	49
Le fond du problème	51
La steppe, la S.T.I.B., le stop	63
<i>Lettres</i>	79
Lettre au syndicat	81
Lettre à mes souscripteurs	87

Achevé d'imprimer en mai 2007
par AJM Print
351 chaussée de Boondael
B-1050-Bruxelles

© Éditions provisoires 2007
28 rue Émile Féron
B-1060 Bruxelles

E-mail : potippi@clearwire.be

D/2007/5818/5
Dessin de couverture : © paul

